L'ITINÉRAIRE

3$ Volume XXVIII, nº 16
Montréal, 15 octobre 2018
ABONNEMENTS AU
itineraire.ca

PAYEZ VOTRE MAGAZINE PAR TEXTO AUPRÈS D'UN CAMELOT AUTORISÉ

L'indispensable

Dre Caroline Quach-Thanh

PUBLICITÉ

ALOUETTES MONTRÉAL

Du 27 août au 19 novembre
Stade Percival-Molson

Navettes gratuites

Tellement
football.

Tellement Montréal.

Place-des-Arts

stm

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'Itinéraire*.

ZOOM

Céline Marchand

Camelot n° 1166 • **Âge** 57 ans
Point de vente Métro LaSalle/SAQ ET PJC Promenade Masson

Céline, camelot sur la Promenade Masson, se distingue par son énergie douce et calme. Quand on lui parle, on se sent immédiatement bercé par sa voix tranquille et ses histoires toutes pleines d'images et de couleurs.

Les anecdotes de Céline sont d'ailleurs toujours très intéressantes. Par exemple, saviez-vous qu'à l'âge d'un an cette camelot était tombée d'un troisième étage? Après avoir virevolté dans les airs, Céline s'est retrouvée sur les fesses et s'en est heureusement tirée sans grandes séquelles, si ce n'est d'une fissure à l'os de la jambe qui a guéri rapidement avec un petit plâtre.

Parmi ses anecdotes chéries, Céline en a une qu'elle préfère: celle de son entrée à L'Itinéraire. Lorsqu'elle la raconte, Céline explique qu'elle se trouvait en situation d'itinérance. C'est en parlant à une camelot à quelques reprises, qu'elle a décidé d'embarquer dans l'aventure, malgré sa réticence initiale. Dès son entrée dans l'organisme, elle a vite compris que la camelot avait bien raison.

Pour Céline, L'Itinéraire a été un point d'ancrage important, une constante dans sa vie, qui lui assurait la stabilité qu'elle apprécie énormément. Cette stabilité rare lui fait penser à son papa, dont elle admire beaucoup le courage. Après le décès de sa mère, lorsque Céline était encore bébé, son père s'est occupé des enfants lui-même, malgré l'insistance d'une travailleuse sociale. Comme elle était la plus jeune des quatre enfants, elle est allée vivre avec ses tantes jusqu'à l'âge de 7 ans, avant de revenir auprès de son père.

Les grands-parents de Céline ont été aussi une source de stabilité et de douceur dans sa vie. Sa grand-mère a joué un rôle maternel important pour elle. Céline se souvient de ses grands-parents avec une grande affection et se remémore toujours la beauté et les couleurs de leur jardin, ainsi que les plats de sa grand-mère dont elle se régalait souvent.

Comme vous pouvez vous en douter, Céline fait preuve d'une grande résilience. Bien qu'elle ait vécu des difficultés de taille dans son passé, ce sont ces images et histoires paisibles, empreintes d'affection qu'elle décide de garder en elle. Cette résilience a aidé Céline à naviguer dans l'incertitude et les angoisses provoquées par la pandémie. «*Comme j'ai vécu pas mal pire que ça, je me suis accrochée à mes bons souvenirs*», explique-t-elle. Outre certaines difficultés, la pandémie a aussi renforcé la fierté qu'elle éprouve par rapport à L'Itinéraire, dont elle salue les efforts pour aider les camelots.

Cette fierté amène Céline à remercier les clients du magazine qui sont là pour supporter les camelots. Entre l'organisme, les camelots et les clients et lecteurs, Céline se sent bien entourée, comme le maillon d'une chaîne, que toutes les parties rendent plus forte.

Par Daniela Aranibar · Bénévole à la rédaction
CARLA BRAGA

PARTENAIRES MAJEURS

PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS

Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

L'Itinéraire EST MEMBRE DE

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

La direction de L'Itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le magazine ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'Itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement et de l'impact social à :

c.e.lavery@itineraire.ca
514 597-0238 poste **222**

Les **camelots** l'achètent **1,50 $**

3$ Prix de vente

1,50 $ **paie** l'impression + coûts de production

Payez par **texto** TEXTEZ 30333 +ENTREZ CAMELOT +ENTREZ # DU CAMELOT

Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au

Groupe communautaire L'Itinéraire
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2K 2H9

Mots de lecteurs

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

On aime ça vous lire !

Vous nous dites souvent que vous aimez L'Itinéraire, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire ! Cette section vous est réservée tout spécialement.

ÉCRIVEZ-NOUS ! courrier@itineraire.ca Des lettres courtes et signées, svp !

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

PRIX JUDITH-JASMIN 2020 FPJQ — GAGNANT ÉDITION 2020 — PRIX novae GAGNANT 2020

Le journal L'Itinéraire *a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.*

Le Groupe L'Itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'Itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

SOLISCO

IMPRIMEUR SOLISCO
120, 10E RUE
SCOTT (QUÉBEC)

FSC www.fsc.org MIXTE Papier issu de sources responsables FSC® C011825

LUC DESJARDINS
Directeur général et éditeur

RÉDACTION

JOSÉE PANET-RAYMOND
Éditrice adjointe et rédactrice en chef

ALEXANDRA GUELLIL
Journaliste responsable société

LAURENT SOUMIS
Journaliste-accompagnateur

KARINE BÉNÉZET
Journaliste responsable de la formation des participants

CARLA BRAGA
Création visuelle

ALEXANDRE DUGUAY
Gestionnaire de communauté

CHRISTINE BARBEAU, MARIE BRION, ANITA BARSETTI et DANIELA ARANIBAR
Bénévoles à la rédaction

PAUL ARSENAULT et LUCIE LAPORTE
Bénévoles à la révision

Photo de la une
DAVID HIMBERT

ADMINISTRATION

ESTELA SOLORZANO
Responsable de la comptabilité

MARCELA CHAVES
Adjointe comptable – Commis au dépot

PASCALE PLANET
Développement philanthropique – Médias sociaux

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

CHARLES-ÉRIC LAVERY
Chef du développement et de l'impact social

ISABELLE LACHARITÉ et THOMAS WAYLAND
Intervenants psychosociaux

MAUDE ROMPRÉ
Intervenante

PIERRE TOUGAS
Responsable du Café

JEAN-CHRISTOPHE RUEL
Coordonnateur service alimentaire

VANESSA TREMBLAY
Chargée de projets – Distribution

PROGRAMME MAISON RONDE

MARILOU MAISONNEUVE
Chargée de projets

DENIS DI TOMASSO
Coordonnateur à la formation des participants

JEANNE MARION
Intervenante

NATANAËL BÉGIN-PAUL
Intervenante

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente
JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg S.E.N.C.R.L./s.r.

Trésorier
NICK KAMINARIS - Nuvei

Vice-président
YVON MASSICOTTE - Camelot de L'Itinéraire

Administrateurs
MIVILLE TREMBLAY
EMNA BRAHAM
SOPHIE RONDEAU - Avocate et doctorante en droit
JEAN-CLAUDE NAULT - Camelot de L'Itinéraire
JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'Itinéraire
ROGER PERREAULT - Camelot de L'Itinéraire
DANIEL PRINCE - Représentant des camelots

ÉDITORIAL

15 octobre 2021
Volume XXVIII, n° 16

Josée Panet-Raymond

Éditrice adjointe et rédactrice en chef

Un vaccin contre l'ignorance

Il est toujours étonnant de voir autant de gens qui s'opposent à la vaccination. On aura beau sortir les arguments les plus sensés et les plus solides, il n'y a rien à faire. Les antivax campent sur leurs positions. Pourquoi ?

La vaccination a pourtant fait ses preuves. Ce ne sont pas les 74 %* de la population québécoise qui ont relevé leurs manches deux fois plutôt qu'une, qui se retrouvent en majorité aux soins intensifs ou qui décèdent de la COVID-19, mais plutôt ceux et celles qui résistent ou refusent de se faire vacciner.

Selon un sondage de l'Institut national de santé publique du Québec (INSPQ) publié en septembre dernier, seulement 5 %** des personnes sondées n'avaient pas ou peu l'intention de se faire vacciner. Soulignons que ce pourcentage est heureusement en baisse par rapport à février 2021, alors que 15 % étaient réfractaires au vaccin.

Les raisons évoquées comme refus de se faire inoculer sont multiples, dont la peur des possibles effets secondaires, la crainte sur l'efficacité du vaccin, le manque de confiance en la vaccination en général. On sait que plusieurs de ces raisons sont non fondées et influencées par de la désinformation et des « spécialistes » autoproclamés. On ne les nommera pas, ils et elles ont eu assez de publicité comme ça.

Pour toutes ces personnes qui hésitent à se faire vacciner, elles courrent neuf fois plus de risques de recevoir un test positif qu'une personne adéquatement vaccinée et 26 fois plus de chances de se retrouver à l'hôpital que celles qui ont reçu leurs deux doses.

Arguments solides

Si ces arguments ne convainquent pas les récalcitrants, nous espérons que le contenu de cette édition saura offrir des arguments solides pour les faire changer d'idée.

Dans ce numéro, nous vous présentons un dossier qui s'attaque aux fausses croyances sur les vaccins. Notre journaliste Alexandra Guellil s'est attelée à déboulonner les mythes les plus tenaces avec de vrais experts en la matière. De plus, elle nous propose un portrait très humain de la Dre Caroline Quach, qui est l'une des figures de proue dans la lutte contre la COVID au Québec. La pédiatre, microbiologiste-infectiologue et épidémiologiste apporte un éclairage sur les décisions sanitaires qui sont prises.

Une foule d'autres textes sauront aussi capter votre intérêt, notamment celui sur la pièce *Féministe pour Hommes*, un one-woman show mettant en vedette Sophie Cadieux, adapté par Rébecca Déraspe. Notre camelot Yvon Massicotte a été appelé à commenter la pièce et offrir son point de vue. À lire ! ■

* Selon les données de VaccinTrackerQC, 4 octobre 2021.

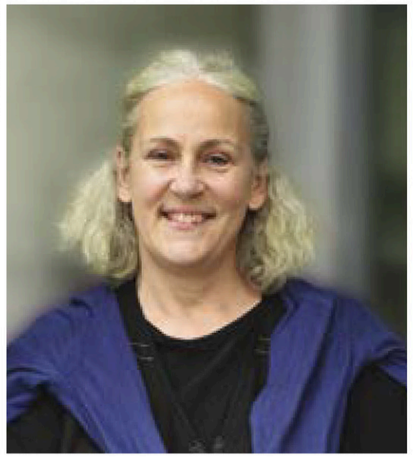
** L'INSPQ sonde l'évolution de la pandémie depuis le 1er juillet 2020 auprès de 3 300 adultes qui répondent au sondage hebdomadairement. (Échantillonnage non probabiliste, aucune marge d'erreur).

21 camelots ont participé à cette édition

SOMMAIRE

15 octobre 2021
Volume XXVIII, nº 16

CARLA BRAGA



3

Mots de camelots

3 Zoom sur Céline Marchand

9 Suzanne Leblanc

9 Gilles Bélanger

9 Christian Tarte

32 Denis Bourgeois

32 Benoit Chartier

32 Maxime Valcourt

UNICEF

10

DAVID HIMBERT

18

8 Rond-point international

10 Dans l'actualité
Rapport de l'Unicef
La pandémie met en péril la santé mentale des enfants
Laurent Soumis

12 Tranches de vie
Camelot, en temps de pandémie
Isabelle Beaupré

13 Société
Vacination et COVID-19 : mythes, réalités et enjeux
Alexandra Guellil

24 Dans la tête des camelots
Vos plus marquants souvenirs d'Halloween

26 Régions
Granby debordée par ses sans-abri
Laurent Soumis

33 Tranches de vie
On ne vend pas au volant !
Agathe Melançon

34 Théatre
Féministe pour Homme
Yvon Massicotte et Karine Bénézet

40 Mieux vaut en lire !
Roger Perreault

42 BD
Norman Rickert

43 C't'encore drôle
Antoine Durocher

44 Détente

À la Une

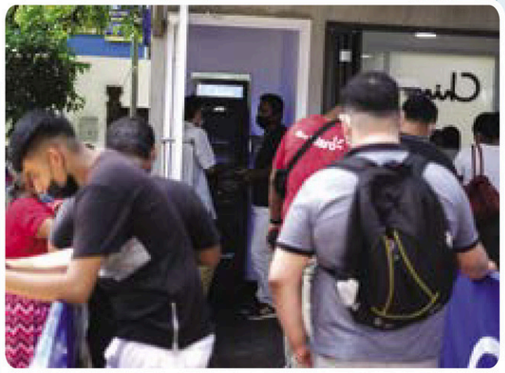
Alexandra Guellil

18

Si elle était inconnue du public avant la pandémie, la Dre Caroline Quach-Thanh, du CHU Sainte-Justine, s'est imposée comme l'une des figures clés dans la lutte à la COVID-19 au Québec. Pédiatre, microbiologiste-infectiologue et épidémiologiste, on l'a entendue et vue presque quotidiennement dans les médias pour vulgariser la science. Bien que son mandat au Comité consultatif national de l'immunisation (CCNI) ait pris fin en juin dernier, elle se fait un devoir de nous aider à comprendre les décisions sanitaires.

Rond-point international

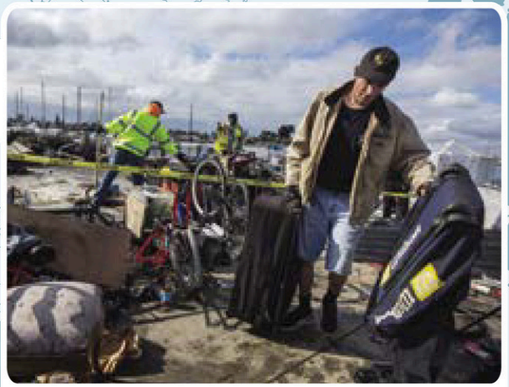
Traduction **Alexandra Guellil**



© JOSE CABEZAS | REUTERS

EL SALVADOR Premier pays à adopter le bitcoin

Bertila Garcia installe son kiosque de collations au même coin de rue dans la capitale du Salvador depuis quatre décennies, sans jamais accepter d'autre paiement que de l'argent liquide. Alors que son pays entre dans l'histoire en adoptant le bitcoin, elle n'a pas l'intention de changer. En septembre dernier, Le Salvador est devenu le premier pays au monde à adopter la cryptomonnaie comme monnaie légale. Mais de nombreux Salvadoriens ordinaires, comme Bertila Garcia, 65 ans, ont du mal à comprendre comment cette étape pourrait affecter leurs moyens de subsistance. «*Je ne comprends pas du tout*», dit cette femme dont certains clients avaient demandé à payer en bitcoins depuis l'entrée en vigueur de la nouvelle loi controversée le 7 septembre dernier. Puis, même si elle voulait utiliser la cryptomonnaie, Mme Garcia ne possède pas de téléphone intelligent et n'a aucun moyen de télécharger l'application et le portefeuille de bitcoins «Chivo» lancés par le gouvernement. Jusqu'à présent, environ un quart des 6,4 millions d'habitants du pays utilisent cette application, selon un Tweet de Nayib Bukele, le président du pays féru de technologie. Ce dernier affirme que le bitcoin permettra aux Salvadoriens d'économiser 400 millions de dollars sur les commissions annuelles liées aux envois de fonds. Reste que les experts n'ont pas caché leurs inquiétudes quant à la confidentialité des données et à la flambée des prix, laissant surtout les aînés pour compte. (*Reuters / INSP*)



© MARK LEONG

ÉTATS-UNIS L'impact de la pandémie

Depuis mars 2020, le photographe Mark Leong documente l'impact de la pandémie sur les personnes qui vivent dans la rue. Ces images couvrent la période allant des tout débuts de la pandémie en avril 2020 jusqu'en mars 2021. La photo ci-dessus date du 11 mars 2021. On y voit un homme récupérer ses affaires alors que des employés municipaux détruisent le campement de fortune où il habitait à Oakland, en Californie. Au début de la pandémie, plusieurs villes ont ralenti ou interrompu les démolitions de ces campements pour suivre les directives du Centre pour le contrôle de prévention des maladies. Ce dernier mettait en garde les villes contre le risque de propagation virale en cas de démantèlement. Mais cela n'a pas duré longtemps puisque les rafles de campements ont repris au courant de l'été. Le contrôle de la propagation du virus dans la rue a pu être réalisé grâce à l'arrêt des opérations de démantèlement des camps de fortune qui se sont érigés à la suite de la hausse fulgurante des loyers. Avec le déploiement du vaccin, les opérations de ratissage des campements ont repris, la fermeture des hôtels transformés en refuges est imminente et le moratoire fédéral sur les expulsions a été annulé par la Cour suprême. Pendant ce temps, le variant Delta a commencé à se propager, et les responsables de la santé constatent une augmentation des cas de COVID dans la rue. (*Street Spririt / INSP*)

L'Itinéraire est membre du **International Network of Street Papers** (Réseau international des journaux de rue). Le Réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez **insp.ngo**.

insp International Network of Street Papers

Mots de camelots

Ma doudoune préférée, Mêlée

Mêlée est la petite chatte de mon amoureux Sébastien, mais je la considère comme la mienne aussi. Je connais Mêlée depuis qu'elle est bébé. Je suis allée avec mon chum la chercher à la SPCA lorsqu'elle avait quelques mois seulement. Maintenant, elle a beaucoup grandi, elle a 5 ans. Malgré son âge, des fois, elle a quand même un air de bébé avec son pelage noir et sa petite tâche blanche sur le cou.

Mêlée est une comique. Parfois elle se met sur le dos pour se faire caresser. Des fois elle fait aussi la baboune lorsqu'on part et qu'on la laisse seule. Elle miaule souvent lorsqu'elle veut de l'attention. C'est une très belle chatte aux poils courts. Elle est très gentille, je l'aime beaucoup.

Le caractère de Mêlée ne va pas avec son nom, elle sait toujours où elle va. C'est normal, puisqu'elle a hérité son nom d'un autre chat qui appartenait à mon amoureux. Par contre, Mêlée est gourmande, elle aime la bouffe humide. Elle préfère ça plutôt que les croquettes sèches. Mêlée aime beaucoup jouer aussi. Elle court assez vite et peut sauter assez haut quand elle veut.

Dernièrement, on a commencé à sortir Mêlée sur le balcon. Quelquefois elle a peur, d'autres fois elle aime ça. Cependant, dès qu'on rentre, elle rentre avec nous. Heureusement, elle ne nous a jamais ramené de souris ou d'oiseaux.

J'ai décidé de vous parler de Mêlée aujourd'hui, car c'est une bonne chatte, très fine. Elle est vraiment précieuse à mes yeux. Même si j'aime tous les animaux du monde, Mêlée sera toujours ma préférée. Elle sera toujours dans mon cœur.

SUZANNE LEBLANC
CAMELOT CRÉMAZIE / PAPINEAU ET ONTARIO / ST-DENIS

Un très bel automne

Depuis que j'ai recommencé à travailler en mai, j'ai été très surpris de voir des gens qui étaient là pour acheter mon magazine, *L'Itinéraire*. J'ai commencé à revoir mes clients qui venaient me rencontrer et étaient très heureux de me voir. Ça m'a donné beaucoup de joie.

Je leur parlais et leur demandais comment ça allait avec le confinement. Je leur disais que cela avait été très long pour tout le monde. Maintenant ceux que je connais qui ont été en télétravail sont retournés un ou deux jours par semaine au bureau. Avec le temps, j'espère que les choses s'amélioreront beaucoup. Comme vous le devinez, je me suis beaucoup ennuyé d'eux.

Plusieurs lecteurs m'ont dit qu'ils avaient hâte que j'écrive un mot de camelot dans le magazine. Je leur ai dit que j'allais faire un texte bientôt. Je suis très heureux de les rencontrer avec leur beau sourire.

J'ai appris que plusieurs clients ne travaillent plus au même endroit dans les tours à bureaux. Je pense beaucoup à ces gens-là. Un jour, ils reviendront peut-être faire un tour à leur ancien bureau, pour une réunion par exemple. J'ai plein de bons souvenirs de ceux qui sont partis ailleurs.

Si tout va bien, j'espère qu'un jour tout reviendra à la normale et que tous se sentiront à leur meilleur. Comme le monde dit, les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

Je vous remercie tous encore. Je vous garderai toujours dans mon cœur et dans mes pensées. Je vous aime.

GILLES BÉLANGER
CAMELOT JEANNE-MANCE / RENÉ-LÉVESQUE

Ne craignez rien

J'ai beaucoup d'intérêt pour les tueurs en série. Non pas que je les admire, loin de là. Non. Ce qui me fascine c'est pourquoi en sont-ils venus à commettre toutes ces atrocités.

Pour ce que j'en sais, la plupart ont eu des problèmes dans leur enfance : mauvais traitements parentaux, abus sexuels ou autres sévices.

Cela se manifeste souvent dès leur plus jeune âge. Maltraitance envers de petits animaux, violence envers leurs proches, incendies criminels, etc. Mais ce n'est pas parce qu'un enfant a été maltraité qu'il va devenir automatiquement un tueur en série.

Selon certaines études, la plupart d'entre eux ont un problème au niveau du cortex frontal (siège de l'empathie). Ce ne sont pas des fous, des psychopathes peut-être, mais pas des malades mentaux.

Pour la majorité d'entre eux, ce sont des êtres normaux en apparence. Vous n'avez qu'à penser à Ted Bundy, John Wayne Gacy, BTK (Dennis Rader) et beaucoup d'autres qui ont l'air tellement banals, mais qui sont de dangereux meurtriers.

Qu'ont-ils en tête ? À quoi pensent-ils ? Quel est le but de tout ça ? C'est bien cela qui m'intéresse. Je ne cautionne aucunement ce qu'ils ont fait, bien au contraire.

CHRISTIAN TARTE
CAMELOT PJC 28E AVENUE / BEAUBIEN

Laurent Soumis

Alli Truesdell
Organisatrice de la participation des jeunes
Unicef Canada

Rapport de l'UNICEF

La pandémie met en péril la santé mentale des enfants

© PHOTOS UNICEF

Kadek Yuli Andriani, une enseignante indonésienne pose devant sa classe vide à l'école élémentaire de Sempidi Elementary School, dans le district de Badung.

Dans un rapport spécial déposé au début du mois d'octobre, l'UNICEF met en garde les autorités gouvernementales contre les effets de la COVID-19 sur la santé mentale des enfants et des adolescents à travers la planète, qui pourraient perturber «*leur bien-être pendant de nombreuses années*».

«*Les 18 mois qui viennent de s'écouler ont été très longs pour nous tous, mais surtout pour les enfants,* a expliqué à New York la directrice générale du Fonds des Nations unies pour l'enfance, Henrietta Fore. *En raison des confinements nationaux et des restrictions de déplacements liées à la pandémie, les enfants ont perdu un temps précieux, en passant des mois loin de leur famille, de leurs amis et des salles de classe, sans pouvoir se consacrer à des activités extrascolaires. Ils ont ainsi été privés de certains aspects pourtant essentiels de l'enfance.*»

Depuis longtemps, la santé mentale des enfants préoccupe l'UNICEF. Selon les plus récentes estimations, plus d'un adolescent sur sept âgé de 10 à 19 ans vit déjà avec «*un trouble mental diagnostiqué*». Près de 46 000 adolescents se suicident chaque année à travers le monde, si bien que c'est la cinquième cause de décès chez les jeunes. En moyenne, les États ne consacrent que 2% de leur budget national de santé à la santé mentale.

Un enfant sur cinq «*déprimé ou désintéressé*»

Depuis la pandémie, la situation n'a fait que s'aggraver. Selon une enquête menée par la maison de sondage Gallup dans 21 pays, un jeune sur cinq âgé de 15 à 24 ans déclare «*se sentir souvent déprimé ou désintéressé*».

L'UNICEF estime qu'au moins un enfant sur sept dans le monde a été «*directement touché par des mesures de confinement*» et que plus de 1,6 milliard d'enfants ont vu leur éducation «*négativement affectée*».

Selon l'agence, les perturbations du quotidien, de l'éducation, des activités récréatives ainsi que les préoccupations liées aux revenus et à la santé de la famille ont généré chez de nombreux jeunes «*un sentiment de peur, de colère et d'inquiétude pour l'avenir*».

Un coût pour la société

Les troubles mentaux diagnostiqués, notamment le trouble déficitaire de l'attention / hyperactivité, l'anxiété, l'autisme, les troubles bipolaires, les troubles du comportement, la dépression, les troubles alimentaires, le handicap mental ou encore la schizophrénie, ont des effets néfastes sur la santé, l'éducation, la qualité de vie et la capacité des enfants et des jeunes à obtenir un revenu.

Une analyse dévoilée par la London School of Economics soutient que la contribution aux économies perdue en raison des troubles mentaux entraînant un handicap ou un décès parmi les jeunes s'élève à près de 390 milliards $ par an.

Le rapport de l'UNICEF appelle les gouvernements et les partenaires des secteurs public et privé à investir de toute urgence dans la santé mentale des enfants et des adolescents et à déployer à grande échelle des interventions fondées sur des données scientifiques probantes.

Des millions d'enfants privés d'école

En septembre dernier, l'UNICEF évaluait que 77 millions d'élèves provenant de six pays étaient privés d'école. Le Bangladesh, les Philippines et le Panama comptaient parmi les pays où les écoles sont restées fermées le plus longtemps.

En tout, on estime que 131 millions d'élèves dans 11 pays ont manqué plus des trois quarts de leur apprentissage en présentiel. À travers le monde, près de 27% des pays continuent de maintenir leurs écoles complètement ou partiellement fermées.

Au-delà des retards scolaires, de nombreux enfants ont été privés de repas et des vaccinations fournis à l'école, ont souffert d'isolement social et d'anxiété et ont été exposés aux abus et à la violence, signale l'UNICEF. «*Dans certains cas, la fermeture des écoles a conduit au décrochage, au travail et au mariage précoces. En perdant leur travail, des parents ont précipité leur famille dans la pauvreté.*»

«*Dans chaque communauté, partout dans le monde, les écoles doivent rouvrir dès que possible,* affirme Mme Fore. *Les écoles doivent être les derniers endroits à fermer et les premiers à rouvrir.*»

Le deux tiers des jeunes Canadiens perturbés

Au Canada, l'UNICEF a aussi mené un sondage auprès d'un échantillon de 197 adolescents âgés de 13 à 24 ans. Près des deux tiers des jeunes sondés ont dit que la pandémie a affecté négativement leur santé mentale.

Selon Alli Truesdell, responsable de la participation des jeunes pour l'UNICEF, «*43% des répondants ont dit que la pandémie avait affecté négativement leur santé mentale et 22% ont indiqué que les effets avaient été très négatifs*».

«*Globalement, la santé mentale reste stigmatisée et mal comprise dans les familles*», souligne-t-elle.

Plus du quart des jeunes ont aussi affirmé qu'ils n'ont personne vers qui se tourner pour recevoir de l'aide, et qu'ils n'étaient pas certains d'avoir quelqu'un qui puisse les soutenir lors de moments difficiles.

«*Cela indique que les jeunes ne sont pas confortables pour discuter de cette question avec leurs proches et leurs parents,* conclut-elle. *Il faut briser la glace et investir davantage d'argent dans la promotion de la santé mentale.*»

Un geste qui fait la différence

À l'approche de l'Halloween, UNICEF Canada invite les enfants et les adultes à participer à son Marcheton annuel pour recueillir des dons destinés à l'aide à l'enfance dans les pays les plus touchés. L'organisme a mis au point une tirelire orange numérique dans laquelle le public peut verser directement ses dons pour une famille.

Parallèlement, UNICEF Canada a recueilli plus de 8 millions $ à travers le pays pour appuyer les efforts mondiaux de vaccination. Jumelés aux fonds versés par le gouvernement du Canada, les dons ont permis de vacciner 3,4 millions de personnes à travers le monde.

Au Québec, un peu moins des 90% de la population éligible a reçu une première dose; près de 85% ont reçu leur deuxième dose. À l'échelle de la province, 78% de toute la population a obtenu une première injection; 74% une deuxième. Alors qu'on envisage de vacciner les plus jeunes d'ici l'hiver, on parle déjà d'une troisième dose pour les adultes les plus fragiles.

En comparaison, dans les pays à faible revenu, le taux de vaccination atteint à peine 2% de la population. «*Chaque dollar, chaque dose compte pour aider à sauver des vies et à mettre fin à la pandémie*», rappelle David Morley, président et chef de la direction d'UNICEF Canada. ■

Un écolier mauritanien suit ses cours à distance grâce à une radio alimentée à l'énergie solaire.

Tranches de vie

par Isabelle Beaupré
Camelot Langelier / Sherbrooke

Camelot, en temps de pandémie

Depuis plus de quatre mois j'ai un appartement. J'ai recommencé à vendre *L'Itinéraire* il y a deux mois et demi. Même si j'ai un appartement, je voudrais m'en trouver un moins dispendieux.

Au cours de la dernière année, je me suis promenée dans des hébergements ouverts à cause de la COVID, comme celui de l'hôtel de la Place Dupuis. Je suis allée aussi dormir dans les arénas sur des lits de camp de l'armée fournis par la Ville.

Pour mon déjeuner, j'avais droit à une petite boîte de jus et un petit gâteau genre « Vachon ». Pour les soupers, c'était souvent un sandwich. J'ai beaucoup maigri, peut-être un peu à cause de ça. J'ai beaucoup marché.

Trois mois à la Place Dupuis

J'ai couché au moins trois mois à la Place Dupuis au cours de l'automne 2020. C'était durant la deuxième vague. Beau temps mauvais temps, il fallait attendre son tour, dehors, entre la station de métro Berri-UQAM et l'hôtel.

On pouvait entrer entre six et huit le soir. Finalement, on a réussi à gagner le droit d'entrer deux heures plus tôt. La Ville a aussi installé une grande tente pour nous protéger du mauvais temps.

Mais à partir de six heures et demie le matin, les responsables nous réveillaient. Ils cognaient à la porte des chambres toutes les demi-heures jusqu'à huit heures, l'heure à laquelle il fallait quitter les lieux. C'était à recommencer tous les jours.

Quand on arrivait le soir, on avait droit à une bouteille d'eau, des barres tendres. Ce n'était pas vraiment un repas. C'était une gracieuseté de la Mission Old Brewery. J'ai aussi été à l'organisme Care dans Hochelaga et au Y des femmes.

Réfractaire à l'autorité

Il faut dire que j'ai un peu de misère avec l'autorité. C'est difficile d'aller d'un endroit à un autre et de suivre les règlements. J'ai vécu deux deuils : celui de ne plus pouvoir vendre *L'Itinéraire*, qui avait arrêté d'imprimer au début de la pandémie et celui de devoir quitter mon logement en raison de problèmes d'insalubrité, causés par d'autres locataires.

En bout de ligne, j'ai passé un an sans logement. Finalement, j'ai trouvé mon appartement actuel en passant souvent devant. Il y avait une pancarte : « Un et demi, tout compris, 1000 $ ». Tous les meubles sont fournis.

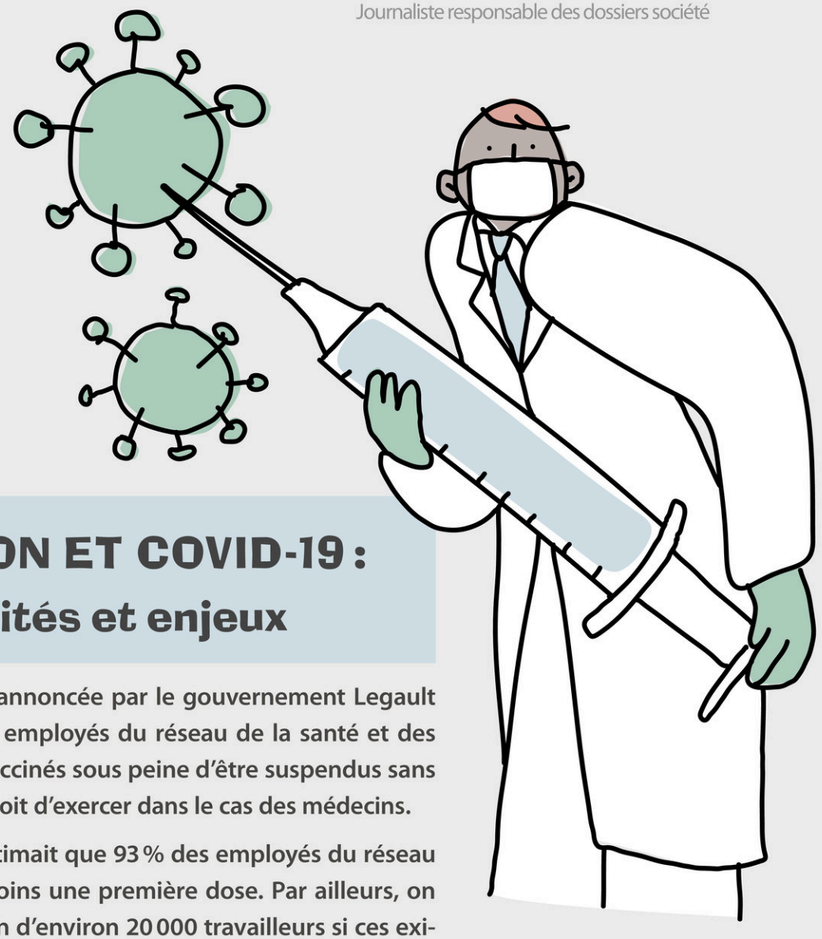
Quand je paye mon loyer il me reste 200 $ par mois. J'ai vraiment besoin de vendre *L'Itinéraire* pour joindre les deux bouts. Actuellement, une intervenante m'aide à me chercher un autre logement. Si quelqu'un entend parler d'un logement pas trop cher, vous pouvez me faire signe à mon point de vente.

J'ai besoin de votre soutien

Malgré tout, je me considère chanceuse. Il y a beaucoup de gens qui me disent qu'ils sont contents de me revoir. Qu'ils ont beaucoup pensé à moi et qu'ils s'inquiétaient.

J'espère que tout va continuer à s'améliorer et que les gens vont continuer à m'encourager. Vous faites vraiment une différence dans ma vie. Je suis contente que les bureaux de L'Itinéraire soient rouverts et qu'on ait la chance de vendre deux éditions du magazine par mois.

Par Alexandra Guellil
Journaliste responsable des dossiers société



VACCINATION ET COVID-19 : mythes, réalités et enjeux

15 octobre. C'est la date annoncée par le gouvernement Legault pour que l'ensemble des employés du réseau de la santé et des services sociaux soient vaccinés sous peine d'être suspendus sans solde ou de perdre leur droit d'exercer dans le cas des médecins.

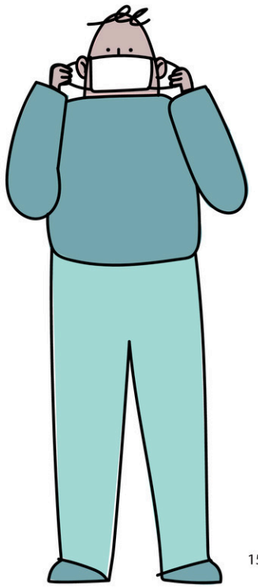
À la mi-septembre, on estimait que 93 % des employés du réseau public avaient reçu au moins une première dose. Par ailleurs, on s'attendait à la suspension d'environ 20 000 travailleurs si ces exigences étaient maintenues. Et, même si des incitatifs financiers ont été annoncés par le gouvernement dans l'espoir de retenir le personnel soignant à temps plein, plusieurs estimaient que ce n'était pas assez. Après plus d'un an et demi de pandémie, que sait-on de la vaccination ?

Toujours en septembre, Pfizer annonçait que son vaccin était fiable pour les enfants de 5 à 11 ans. Seul hic, ces annonces ont été faites par voie de communiqué de presse sans nulle trace d'étude scientifique. Si au début de la pandémie, les enfants étaient épargnés, la question demeure pour de nombreux parents : faut-il les vacciner ?

La parole aux experts

7 fausses croyances sur les vaccins

Au début du mois d'octobre, environ 74 % de la population était pleinement vaccinée à deux doses au Québec. *L'Itinéraire* vulgarise ici plusieurs notions liées à la vaccination avec deux experts dans leur domaine respectif : Jean Barbeau, microbiologiste et responsable de la prévention et du contrôle des infections à l'Université de Montréal et Louis-Philippe Lampron, professeur à la faculté de droit de l'Université Laval.



1) Les vaccins à ARN messager modifient nos gènes (ADN).

Jean Barbeau : Faux. Ce n'est pas de la thérapie génique. Le principe des vaccins est toujours le même : administrer un microbe à notre organisme afin d'induire une réaction immunitaire. Nos cellules sont exposées aux protéines d'un virus pour permettre à notre organisme de reconnaître et de combattre le « vrai » agent infectieux avec les anticorps et les cellules immunitaires que le vaccin lui aura permis de développer. Les vaccins à ARN messager ne contiennent aucune protéine du virus. Ils contiennent plutôt du matériel génétique (ARN) qui entre dans des cellules et les incite à produire les protéines requises. Dans le cas de la COVID-19, il s'agit de protéines de spicule. Ce sont ces pointes rouges que l'on voit habituellement sur les images de la molécule du SARS-CoV-2. Ces vaccins n'ont pas la capacité d'affecter, d'interagir ou d'altérer notre ADN de quelque manière que ce soit. L'ARN messager contient des instructions qui permettent de fabriquer une protéine du virus sur lequel on veut qu'il agisse. Le défi du vaccin est de stabiliser cet ARN messager jusqu'au moment où il sera intégré à nos propres cellules. L'ARN entre dans nos cellules, ça, c'est vrai et il faut qu'il y entre pour transmettre des instructions. Mais nos cellules déchiffrent ces instructions et assez rapidement il se dégrade. Pour que l'ARN puisse s'intégrer à nos cellules, il aurait fallu des enzymes particulières qu'il ne possède tout simplement pas. Cette affirmation n'a donc aucun fondement scientifique.

2) Avec deux doses, on est immunisés à 100 %. Plus besoin de respecter les mesures sanitaires.

Jean Barbeau : Faux. Aucun vaccin n'est efficace à 100 %, que ce soit celui de la COVID-19 ou celui de la rougeole. L'efficacité d'un vaccin est toujours confrontée à la génétique d'un individu. Les vaccins protègent de plusieurs façons : ils peuvent empêcher la transmission de la maladie, réduire la sévérité de l'infection, ou les taux d'hospitalisation ou de mortalité. Mais ce ne sont pas des caractéristiques qui se développent dans tous les vaccins. Les trois vaccins contre la COVID-19 assurent une protection contre les hospitalisations. On a 30 fois moins de risque d'être hospitalisé ou d'en décéder. C'était l'idée avec la situation d'urgence, on voulait s'arranger pour que la maladie ne tue plus ou ne permette plus de développer des infections sévères. On espérait aussi réduire le taux de transmission de la maladie en se disant que si le virus ne se transmettait pas, la pandémie s'achèverait. Mais, le vaccin a des lacunes. C'est pour cela que l'on dit que l'on veut que le RT (l'indice de transmission) soit en dessous de 1. Et comme ce n'est pas encore le cas, il faut s'adjoindre d'autres mesures sanitaires pour continuer de contrôler la propagation du virus. Oui, des personnes doublement vaccinées peuvent se retrouver à l'hôpital, mais bien souvent, elles ont des comorbidités ou étaient déjà vulnérables.

3) Il faudra se faire vacciner chaque année.

Jean Barbeau : Ça dépend de la durée de l'immunité du vaccin. C'est un sujet à controverses. Il y a plus de 500 publications scientifiques qui sortent en moyenne chaque semaine. Au début, on croyait que la vaccination apportait une protection de cinq ans. Ça ne semble plus être le cas et cela varie en fonction des groupes d'âge. On a un vaccin qui, dépendamment de sa durée d'immunité, déterminera si on a besoin de se faire vacciner chaque année. Le virus du SARS-CoV-2 mute et de nouveaux variants apparaissent. Certaines personnes sont plus vulnérables que d'autres. C'est pour cela qu'on étudie la possibilité d'une troisième dose pour les plus vulnérables d'entre nous qui ne sont pas adéquatement protégés en raison de leur immunité qui diminue plus rapidement.

4) Je suis en parfaite santé, je n'ai pas besoin de vaccin.

Jean Barbeau : Faux. Les vaccins doivent être administrés aux personnes qui sont justement en santé. Rappelons-nous que des personnes en bonne santé sont décédées de la COVID-19. Même si cette proportion est plus petite, elle n'est pas négligeable non plus. La personne en santé vaccinée possède normalement une immunité plus robuste. Vacciner une personne en santé, ça a du sens non seulement pour qu'elle se protège, mais aussi pour qu'elle protège les plus vulnérables de son entourage. Chaque personne vaccinée peut être un vecteur de transmission en moins. Plus on a de personnes vaccinées, plus on protège les personnes plus vulnérables. Avec un taux de vaccination de 75 %, on sauve des vies. Le variant Delta est bien plus transmissible. Plus on vaccine actuellement dans le développement de la 4e vague qui reste présentement stable au Québec, moins il se transmettra. Sans vaccin, on devrait compter uniquement sur la distanciation physique, le port des masques et autres mesures sanitaires.

5) Les vaccins actuels sont inefficaces contre les nouveaux variants.

Jean Barbeau : Dit ainsi, c'est encore **faux**. Il faut se rappeler qu'ils ont été développés au début de la pandémie contre les souches du virus de cette époque. Le virus a accumulé des mutations. Ce qui n'est pas surprenant dans le sens où même en 2020, on avait déjà des milliers de variants, bien qu'ils n'étaient pas tous viables. Les variants préoccupants actuellement sont apparus avant les vaccins. Face aux variants, des pans de leur code génétique seront modifiés, transposés en des changements de protéine dans les blocs. Un vaccin est quelque chose qui doit s'ajuster assez bien à la protéine. C'est comme une clé et une serrure. Si la serrure change légèrement, la clé finira par rentrer oui, mais plus difficilement. C'est un peu cela qui se produit avec les variants : la clé rentre, mais ça prendra plus d'anticorps. Présentement, le variant Delta démontre une certaine résistance au vaccin, mais elle n'est pas complète. On a une petite perte d'efficacité au niveau de la transmission et probablement de la prévention des infections plus sévères. C'est pour cela qu'il faut deux doses, voire trois quand on est plus vulnérables.

6) Le passeport vaccinal ou l'obligation vaccinale est une entrave à mes droits et libertés.

Louis-Philippe Lampron : Vrai et faux. Le raisonnement en matière de chartes est toujours en deux temps. Des mesures gouvernementales peuvent constituer des entraves aux droits et libertés protégés par les chartes, mais ce n'est pas parce que c'est une entrave aux droits et libertés que c'est contraire aux chartes. Il existe, dans tous les textes qui protègent les droits fondamentaux, une possibilité pour le gouvernement de justifier les entraves. C'est pour cette raison-là que les décrets adoptés pendant la COVID-19, qui restreignent un nombre important de droits fondamentaux, peuvent être considérés pour la plupart comme étant conformes aux textes des droits fondamentaux grâce à cette seconde étape de justification. Sur la question de la vaccination obligatoire, c'est toujours au cas par cas. Globalement, dans un contexte de lutte à la COVID-19, cela peut être considéré comme une entrave qui se justifie dans une société libre et démocratique. Dès qu'on parle d'atteinte aux droits fondamentaux, on établit une sorte de spectre d'intensité pour déterminer les entraves plus ou moins graves commises. Prenons l'exemple du port du masque qui pourrait être considéré comme une atteinte peu importante, par rapport à la vaccination obligatoire imposée aux travailleurs et travailleuses de la santé. Avec la question du passeport vaccinal, comme ça nous rapproche indirectement de la vaccination obligatoire, il est clair qu'on est à l'étape de la justification : l'État a le fardeau de prouver que son entrave se justifie dans le contexte et il l'a imposé à la lumière des informations scientifiques. Une très grande variété de facteurs seront pris en considération, en particulier le type d'activités visées par le passeport vaccinal.

7) Les tribunaux peuvent annuler les mesures sanitaires imposées par les gouvernements.

Louis-Philippe Lampron : Vrai. Les mesures qui seraient jugées incompatibles avec les textes sur les droits fondamentaux de la personne pourraient mener à une annulation des décrets ou lois prises pour lutter contre la COVID-19. Les textes sur les droits fondamentaux comme les Chartes québécoise et canadienne continuent de s'appliquer pendant la crise. Ils sont au-dessus des décrets et lois et pourraient être un départ pour une annulation de ces décisions. Contrairement à la Loi 21 sur la laïcité et au projet de loi 96 sur la langue française, il n'y a pas eu de dérogation à la charte. L'état d'urgence sanitaire n'a pas été une raison de suspendre nulle part au pays les textes sur les droits fondamentaux qui continuent à s'appliquer. En droits et libertés, il y a beaucoup de nuances. Les décisions sont toujours prises sur la base d'un contexte particulier. Il suffit de se souvenir de la mesure sur le couvre-feu qui a été abolie pour les personnes itinérantes qui étaient dans l'incapacité de respecter ce décret, car sans domicile. En matière de charte, c'est pareil, on prendra en compte la gravité de l'atteinte et les facteurs qui permettent de justifier l'entrave. Quant à la loi spéciale relative à l'interdiction de manifester devant les hôpitaux et les écoles, bien que le contexte soit différent, le mécanisme fait penser à celui utilisé lors des manifestations étudiantes sous le gouvernement Charest. Même si l'objectif est de protéger les enfants et le personnel de la santé, on a une entrave aux droits fondamentaux. Tout se jouera au niveau des justifications apportées par le gouvernement dans l'éventualité d'une contestation bien évidemment.

par Benoît Chartier
Camelot IGA Marché Hochelaga / Métro Frontenac

La question du camelot

Nos camelots ne font pas que vendre le magazine que vous tenez entre les mains, ils participent pleinement à son élaboration. Concernés par différents enjeux traités, ils nous font part de leurs questionnements.

Est-ce vrai que la technologie des vaccins ARN pourrait être utilisée dans d'autres domaines de la santé, notamment dans le traitement des cancers et des maladies orphelines ?

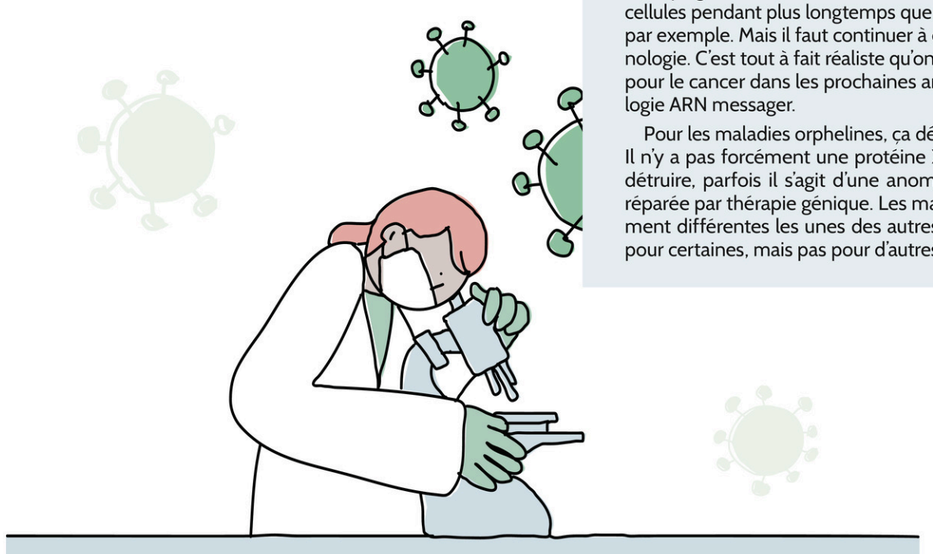
Les experts consultés : Jean Barbeau, microbiologiste et responsable de la prévention et du contrôle des infections à l'Université de Montréal et la Dre Caroline Quach-Thanh du CHU Sainte-Justine.

Vrai. Les vaccins à ARN messager n'ont pas été développés avec la COVID-19. Ce n'est pas une technologie expérimentale. En cancérologie, c'est une des voies intéressantes dépendamment de la compréhension du développement des cellules cancéreuses.

Les vaccins ARN messager ont d'abord été développés pour le traitement du cancer. On est capables de faire produire une protéine très rapidement quand on sait quel antigène spécifique de cancer nos anticorps doivent attaquer. On peut à ce moment-là donner le message et dire au corps de développer des anticorps exactement contre cette protéine et lui demander d'attraper la cellule cancéreuse. Ce qui laisse à ce moment-là les cellules saines tranquilles.

Utiliser l'ARN messager pour qu'il porte les instructions nécessaires pour que le système soit capable d'attaquer a un avantage : le corps garde ces instructions et donc la possibilité d'attaquer les cellules pendant plus longtemps que pendant une chimiothérapie par exemple. Mais il faut continuer à développer toute cette technologie. C'est tout à fait réaliste qu'on ait de nouveaux traitements pour le cancer dans les prochaines années en utilisant la technologie ARN messager.

Pour les maladies orphelines, ça dépend toujours de la maladie. Il n'y a pas forcément une protéine X dans notre corps qu'il faut détruire, parfois il s'agit d'une anomalie génétique qui doit être réparée par thérapie génique. Les maladies orphelines sont tellement différentes les unes des autres… On va peut-être y arriver pour certaines, mais pas pour d'autres.



L'indispensable Dre Caroline Quach-Thanh

Par Alexandra Guellil
Journaliste responsable des dossiers société
Photos David Himbert

Si elle était inconnue du public avant la pandémie, la Dre Caroline Quach-Thanh, du CHU Sainte-Justine, s'est imposée comme l'une des figures clés dans la lutte à la COVID-19 au Québec. Pédiatre, microbiologiste-infectiologue et épidémiologiste, on l'a entendue et vue presque quotidiennement dans les médias pour vulgariser la science. Bien que son mandat au Comité consultatif national de l'immunisation (CCNI) ait pris fin en juin dernier, elle se fait un devoir de nous aider à comprendre les décisions sanitaires.

Et ce, même si cela demande de courir entre les réunions ou de faire des entrevues devant l'hôpital, un 23 septembre, à quelques heures de l'annonce d'une loi spéciale interdisant les manifestations anti-vaccins devant les écoles et les hôpitaux. «*La vulgarisation demande beaucoup de temps et une capacité à gérer le quotidien qui en demande déjà beaucoup. Mais il faut continuer à informer le grand public*», croit celle qui est aussi professeure d'université. Même s'il faut passer une bonne partie du temps à se répéter ou à reformuler, car, pour qu'on «*adhère aux demandes, il faut les comprendre*».

La fracture sociale entre les «pour» et les «contre» inquiète l'experte. «*Une marge de la société ne veut rien entendre. On n'a plus de canal de communication bien que nos propos soient relayés par des médias plus ou moins traditionnels.*» Malgré tout, la Dre Quach croit qu'en répétant un peu différemment chaque fois le même message «*quelque chose évolue*».

Question d'éthique

S'il est vrai qu'on retrouve tout et son contraire en ligne, la Dre Quach suppose que l'on hérite des conséquences du confinement. Incapables de voyager, de travailler ou de sortir, plusieurs de ces personnes, y compris des scientifiques, ont véhiculé des faussetés par l'intermédiaire des réseaux sociaux. «*Il y a des choses qu'on ne sait pas et d'autres qu'on peut avancer, mais de là à dire qu'on a une vérité absolue et à faire peur aux gens, je crois que c'est non-éthique d'un point de vue scientifique. Les gens n'aiment pas l'incertitude et aimeraient avoir des réponses toutes faites, mais il faut se rappeler qu'à l'époque, c'était un virus qui avait à peine deux mois.*»

Quant aux vaccins, c'est vrai, ils sont arrivés rapidement, mais les études scientifiques et savoirs antérieurs étaient bel et bien existants. «*Non, je ne peux pas vous dire quel sera l'impact de ces vaccins dans 10 ans, tout comme je ne peux pas vous dire l'impact d'un programme de vaccination quand on le commence à peine*», martèle-t-elle. «*Certains veulent être vaccinés au plus vite, sans attendre les homologations réglementaires habituelles et d'autres ont besoin de plus de temps. Quand on prend une décision, on ne peut pas plaire à tout le monde. On la prend avec des preuves scientifiques. Être transparent et systématique, c'est la seule chose qu'on puisse faire. Après, s'il y a des personnes qui ne sont pas contentes ou pas d'accord, honnêtement, moi j'ai donné*», dit-elle d'un ton ferme et quelque peu las. Comme beaucoup d'autres professionnels de la santé, la Dre Caroline Quach semble exténuée par cette pandémie qu'elle qualilfie «d'usante».

> « Quand un parent est vacciné, c'est un mauvais rhume qui passe. Quand il ne l'est pas, ça finit aux urgences et aux soins intensifs. Pour protéger les enfants, les adultes doivent se faire vacciner. »

Urgences pédiatriques débordées

À la mi-septembre, la Dre Caroline Quach ne cachait pas appréhender le 15 octobre, cette date limite imposée par le gouvernement Legault pour que les travailleurs de la santé et des services sociaux se fassent entièrement vacciner, sous peine d'être suspendus sans solde ou de perdre leur droit d'exercer. Elle s'attendait, comme beaucoup d'autres, à des départs. « *Il y a des personnes qui, même dans le réseau de la santé, ont décidé de quitter et de ne pas se faire vacciner. On risque d'être en situation de pénurie pour d'autres raisons graduelles, associées aux conditions de travail.* »

À Sainte-Justine, il n'y a pas eu beaucoup de cas COVID. Le personnel a prêté main forte ailleurs dans le réseau. Et, faut-il le rappeler, la COVID, surtout en pédiatrie, n'est pas la seule infection de l'automne. « *Ce qui met beaucoup de pression sur les lits, ce sont les autres virus respiratoires qui causent notamment des bronchiolites. Nos lits sont pleins. L'hôpital est plein alors qu'on est à peine au début de l'automne. C'est vraiment cela qui met de la pression sur le personnel, au-delà du fait qu'on en manque.* »

Au moment de mettre sous presse, un nouveau service téléphonique destiné aux parents montréalais qui souhaitent consulter rapidement un médecin pour leur enfant malade venait d'être créé. Cette nouvelle ressource aurait pour but de désengorger les urgences des deux grands hôpitaux pédiatriques de la métropole.

Vacciner les enfants ?

Le variant Delta a changé la donne. Il y a des cas positifs dans des écoles. Pour autant, la pédiatre se veut rassurante : les enfants demeurent très faiblement atteints. Oui, il y a eu des cas d'enfants infectés, mais des comorbidités les rendaient déjà vulnérables. « *Certains avaient de l'anémie falciforme, faisaient de la fièvre et étaient à risque de faire une crise vaso-occlusive. Mais ici, au Canada et aux États-Unis, même les enfants les plus compromis ne se sont pas retrouvés en soins intensifs. Ceux qui ont été hospitalisés étaient auparavant en bonne santé et sont rentrés pour une pneumonie, un besoin d'oxygène et sont repartis en quelques jours* », détaille la pédiatre.

Le système immunitaire d'un enfant est un peu différent de celui d'un adulte. « *Il est capable de répondre de façon plus efficace à différents virus respiratoires et c'est probablement ce qui les aide présentement. Si, au début, ils ne semblaient pas être des vecteurs de transmission, avec le Delta, ils peuvent le transmettre aux adultes qu'ils soient vaccinés ou non. Quand un parent est vacciné, c'est un mauvais rhume qui passe. Quand il ne l'est pas, ça finit aux urgences et aux soins intensifs. Pour protéger les enfants, les adultes doivent se faire vacciner.* »

Quant au fait de vacciner les moins de 12 ans, oui certains parents seraient rassurés. Il n'est donc pas impossible que des pays choisissent de vacciner les enfants et que d'autres refusent de le faire. Tout est une question de couverture vaccinale qu'on souhaite avoir. Un vaccin pour les 5-11 ans a été proposé par Pfizer. Seul hic : les données scientifiques semblent manquer à l'appel. « *Il y a une différence entre prévenir une maladie de façon volontaire, comme lorsque les parents vaccinent leurs enfants contre la grippe, et leur imposer une vaccination. Tant qu'on n'a pas vu les données, les comités autant fédéraux que provinciaux ne peuvent pas prendre position sur ce sujet. Sans doute qu'elle finira par être disponible oui, mais je ne sais pas à quel point elle sera fortement recommandée* », complète la pédiatre.

> « La fracture sociale qui s'installe m'inquiète. Une marge de la société ne veut plus rien entendre. »

Indispensable

Pour réussir en tant que femme scientifique, Caroline Quach a dû se rendre indispensable. Cette confidence, faite au micro de Pénélope McQuade, révèle un caractère fort, quoique humble et discret. C'est qu'à l'époque, il en fallait pour s'imposer en tant que femme dans un milieu scientifique, hospitalier et universitaire, composé en majorité d'hommes. « *Ça n'a pas toujours été facile. Quand j'ai commencé, on me mettait régulièrement de côté. Et j'ai décidé que le seul moyen de ne pas être ignorée était de me rendre indispensable. C'est à ce moment-là que j'ai compris que j'allais travailler dur pour être la meilleure dans mon domaine et que tout ce que je ferais serait dû à cela.* »

Fille aînée d'immigrants vietnamiens, Caroline Quach a suivi la direction donnée par ses parents : la médecine. C'est une fois sur les bancs de l'école qu'elle s'est spécialisée en pédiatrie et qu'elle a découvert que les possibilités étaient nombreuses. La maman reconnaît néanmoins que la performance peut aussi être source de pression, notamment pour les enfants. Mais, qu'importe, car comme elle le dit à ses étudiants, « *l'important est de suivre ses rêves, ses envies et ses passions. On devient reconnu quand on aime ce que l'on fait et quand on travaille fort. Le talent seul n'est rien sans le travail.* »

Chose difficile à croire venant de celle qui a été nommée dans le Top 100 du *Canada's Most Powerful Women 2020* : elle confie être une grande paresseuse et dit même que c'est la raison pour laquelle elle travaille autant. « *Si je ne l'étais pas, je ne me botterais pas le cul tous les jours et j'en ferais beaucoup moins. Si on me dit que je n'ai rien à faire demain, je serai couchée sur un banc à ne pas bouger de la journée. Mais la rigueur, c'est aussi de se pousser jusqu'à nos limites pour réaliser de grandes choses. Si on vise la qualité de vie, il se peut aussi qu'on n'atteigne pas le sommet de notre carrière et ça aussi c'est correct, c'est un choix qu'on fait.* »

« Il y a des personnes qui, même dans le réseau de la santé, ont décidé de quitter et de ne pas se faire vacciner. On risque d'être en situation de pénurie pour d'autres raisons graduelles associées aux conditions de travail. »

Le poids des préjugés

La Dre Caroline Quach a bien évidemment été touchée par le vandalisme et les insultes à l'égard des communautés asiatiques. C'était au tout début de la pandémie, dans le quartier Chinois de Montréal et un peu partout dans le monde. « *Ça ou le fait de voir une personne de couleur noire se faire arrêter sans raison, je crois que c'est aussi désastreux. C'était la première fois que les Asiatiques se faisaient pointer du doigt. C'était une nouvelle image de ce que peut être le profilage racial. Je crois qu'on devrait tous être capables de vivre l'un à côté de l'autre, ça n'a aucun sens tout ça!* »

Elle a eu cette discussion avec son amie sud-coréenne qui habite à New York. « *Elle me disait qu'elle n'avait jamais senti autant l'ostracisation. On lui a dit de retourner chez elle. Elle n'osait plus sortir. C'est très perturbant quand on te dit cela... On devrait être tous égaux, je ne vois pas pourquoi certains se donnent le droit de cracher sur d'autres! Mais je ne l'ai pas personnellement vécu. Il faut dire aussi que je sors très peu* », dit-elle avec un rire de ventilation. « *Tout le monde vit difficilement certaines choses. La pandémie est usante parce qu'on y est encore après un an et demi, parce qu'à chaque fois qu'on a l'impression de faire un pas en avant, quelque chose nous ramène en arrière. Je suis sans doute moins usée que d'autres parce que j'ai un contrôle sur ma vie, un équilibre. Je ne peux pas me plaindre, je me pense sincèrement et honnêtement privilégiée. C'est usant oui, mais j'aime toujours mon métier. J'ai pu continuer de travailler, j'ai été utile et j'ai fait partie des décisions.* »

Inégaux face à la maladie

De plus en plus d'études scientifiques l'attestent: on ne réagit pas de la même façon aux maladies en fonction de notre patrimoine génétique. Et c'est aussi une des raisons pour laquelle certaines communautés hésitent encore à se faire vacciner, d'autant plus si on prend en considération les expériences traumatisantes héritées de l'histoire. « *C'est difficile de départager l'aspect génétique du social et de l'environnement parce que c'est malheureux, mais certaines populations sont plus obèses, font plus d'hypertension artérielle, ce qui les met déjà à risque de maladies plus sévères* », étaye la docteure. Quant à la vaccination, là encore, elle veut rassurer. « *Les études sur la vaccination ont considéré un groupe diversifié génétiquement. Il n'y a pas eu que des blancs, Caucasiens des États-Unis qui ont été testés. Il y a eu aussi des personnes d'Asie ou des Afro-Américains. Il y a eu peu de différence en termes de réponse à la vaccination. Au-delà de nos gènes plus ou moins mélangés et de la génétique humaine qui est mêlée de différences, la réponse au vaccin semble être très similaire* ».

La pandémie expliquée aux enfants

Le virus est là pour rester. Un peu comme le virus de la grippe et autres virus respiratoires. Quand assez de personnes seront vaccinées, il se transmettra en causant des rhumes plus ou moins sévères. Certains pourront rester couchés deux ou trois jours, mais on ne devrait pas avoir un grand nombre de personnes hospitalisées ou décédées. Ce n'est pas impossible, cependant. Tout comme certaines personnes peuvent encore décéder de l'influenza. La vaccination sert à préparer ton système immunitaire à attraper le virus quand il se présentera. Le vaccin charge tes soldats dans le sang. Mais comme le virus arrive par le nez, il peut avoir eu le temps de se multiplier, te faire éternuer, te donner mal à la gorge ou te faire tousser un peu. Quand il tente de pénétrer plus profondément, tes soldats parviendront à l'attraper. Le vaccin prépare tes petits soldats à attraper le virus quand il se pointera. Quand on aura suffisamment de personnes, on relâchera les mesures sanitaires parce que de moins en moins de personnes se retrouveront en soins intensifs et en décéderont. Certains pays ont un système de santé capable de prendre en charge ces hospitalisations. Ça signifie que même si un certain nombre de personnes sont hospitalisées, ils ne sont pas obligés de délester ou de traiter des cancers ou fractures à une date ultérieure. Nous, ici, on est tellement en manque de personnel, qu'on est incapables de traiter ces personnes et ça devient inéquitable.

Vos plus marquants souvenirs d'Halloween

Cette année, l'Halloween devrait se dérouler sous des airs quasi habituels. Et pour l'occasion, les camelots nous racontent leurs souvenirs marquants de cette fête.

RAWPIXEL

Vol de bonbons

Je devais avoir 9 ans et je me souviens m'être fait voler mon sac de bonbons par des plus grands de 12 ou 13 ans. Je me suis tellement débattu que la poignée de mon sac en papier m'est restée dans les mains.

CLAUDE LYRETTE
CAMELOT MÉTRO SHERBROOKE

En famille

Jeune, je ne passais pas l'Halloween. Je me suis rattrapée avec mes enfants. Mes jumeaux avaient déjà un an quand j'ai passé mon premier Halloween en famille. J'avais mes cinq enfants avec moi. On avait rempli le carrosse de bonbons ! C'est mon meilleur souvenir.

DIANE CURADEAU
PRÉPOSÉE À LA CUISINE ET CAMELOT MÉTRO DE L'ÉGLISE ET PHARMAPRIX WELLINGTON

Films d'horreur

Je ne me déguise jamais pour l'Halloween. Petit, je le faisais, mais maintenant je laisse ça aux enfants. Par contre, j'écoute des films d'horreur avec des amis. Je les réserve spécialement pour l'Halloween, je n'en écoute jamais le reste de l'année.

MARIO SAINT-DENIS
CAMELOT MÉTRO MCGILL

Père Noël

Je ne fête pas l'Halloween. Je ne suis pas un gars à bonbons. Mais le costume le plus comique que j'ai mis pour cette fête était celui du père Noël. Les enfants, dans la rue, ça leur semblait bizarre. Je voyais bien que ça les déboussolait, alors je suis allé me changer.

ALAIN PERRIER
CAMELOT MÉTRO BONAVENTURE

Dans la tête des camelots

Les friandises

Jeune, on se promenait aux alentours de chez moi, à Laval Ouest pour l'Halloween. On ramassait d'énormes sacs de friandises. Et mes meilleurs souvenirs de l'Halloween sont liés à ça, aux bonbons ! J'en avais jamais assez, et c'est toujours le cas !

DANIEL PRINCE
PRÉPOSÉ À LA DISTRIBUTION ET CAMELOT SAQ PROMENADE MASSON

Assidue

J'ai toujours fêté l'Halloween enfant, jusqu'à mes 14 ans. Maintenant on fête chez des amis. Il y a quelques années, on s'est réuni dans un local de pratique avec des musiciens déguisés en prisonniers. Il y avait un potluck, on dansait, tout le monde était déguisé. Puis on a pris nos taies d'oreiller pour faire du porte-à-porte pour les bonbons. J'ai toujours été très assidue pour cette fête.

KARINE LYZOTTE
CAMELOT MÉTRO FLEURY

Ronald McDonald

Plus jeune, je me déguisais souvent pour l'Halloween. Il faut dire que j'adore me déguiser encore aujourd'hui. Je me souviens d'un costume, celui de Ronald McDonald. J'étais le seul enfant à porter un costume comme ça. Je l'aimais parce que mon père m'amenait souvent au McDo quand j'étais enfant et j'adorais ça.

JEAN-CLAUDE NAULT
CAMELOT MÉTRO CHAMP-DE-MARS

PUBLICITÉ

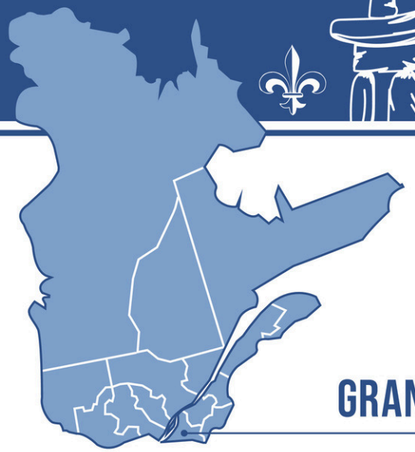
PROFITEZ VITE DE LA POSSIBILITÉ D'ÊTRE INDEMNISÉ À HAUTEUR DE 1 000$ À 10 000$

LES FONDS SONT DISPONIBLES ALORS N'HÉSITEZ PLUS ET RÉCLAMEZ!

Pour plus d'informations complémentaires et afin de compléter le formulaire de réclamation, consultez notre site Web à https://asrsq.ca/recours-collectif ou contactez nous par courriel à l'adresse suivante : recours@asrsq.ca

TRUDEL JOHNSTON & LESPÉRANCE

Association des services de réhabilitation sociale du Québec



Granby débordée par les sans-abri

Voilà ce que révèle un coup de sonde lancé par *L'Itinéraire* dans cette ville de taille moyenne (70 000 habitants) située à environ 80 km au sud-est de Montréal, au cœur de la Montérégie. Aujourd'hui, l'itinérance n'est plus que métropolitaine. Elle n'est plus l'affaire que des seuls grands centres. Elle frappe durement en région et en périphérie de Montréal.

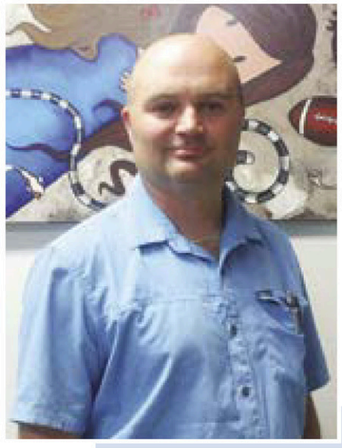
© CANTONS DE L'EST | ORG

Loin des projecteurs des grands médias, l'itinérance fracasse des records à Granby. La pandémie a exacerbé la pauvreté chez les plus démunis et les ressources d'aide ne suffisent plus à la tâche. On signale même une vague de sans-abri chez les femmes de 70 ans et plus.

- Laurent Soumis, journaliste

«*L'itinérance est ici en hausse substantielle depuis le début de la pandémie*», affirme Steve Bouthillier, directeur général de la maison Le Passant, le principal refuge d'hébergement d'urgence pour hommes de la Haute-Yamaska.

«*L'itinérance est nettement plus visible qu'il y a cinq ans*, acquiesce Marie-Ève Théberge, directrice de l'Auberge sous mon toit, une ressource vouée à la réinsertion sociale des hommes itinérants à plus long terme. *Aujourd'hui, tous les organismes sont débordés.*»



© COURTOISIE LE PASSANT

Steve Bouthillier, directeur général de la maison Le Passant.

© SAI BALAJI VARMA GADHIRAJU | UNSPLASH

Des septuagénaires sans logis

La crise se fait sentir tout aussi douloureusement chez les organismes qui viennent en aide à la clientèle féminine, que ce soit pour des services à court ou à plus long terme.

«*Le nombre de femmes sans domicile fixe a augmenté au cours des derniers mois et de la dernière année*, constate aussi Sophia Cotton, qui dirige la maison Entr'elles. *Je suis dans le métier depuis 30 ans. Je vois bien la différence.*»

Sylvie Martin, de Transition pour elles, abonde dans le même sens. «*Les femmes sans domicile fixe arrivent maintenant chez nous par vagues*, explique-t-elle. *Durant la pandémie, nous avons reçu plusieurs femmes âgées de 70 ans et plus. Avec le confinement, elles se sont désorganisées, ont cessé de prendre leurs médicaments et ont perdu leur appartement.*»

«*J'ai en tête le cas de quatre femmes*, poursuit-elle. *L'une d'entre elles avait coupé le contact avec ses amis, cessé de fréquenter les organismes communautaires, vendu et donné la plupart de ses meubles.*»

Des frictions avec les résidents

Autrefois plus discrets à Granby, les itinérants ne se cachent plus. Il y a quelques semaines, quelques-uns se sont installés à demeure dans le marché public de la ville. Ils y ont trouvé un abri contre les intempéries, l'éclairage et l'électricité pour la nuit et la proximité des toilettes publiques.

Commerçants et voisins ont multiplié les plaintes. À la demande du maire sortant Pascal Bonin, la police a expulsé les nouveaux venus.

Le quotidien local, *La Voix de l'Est*, a fait grand cas de cette première. Si bien que la question de l'itinérance s'est invitée dans la campagne électorale municipale.

Le conseiller municipal sortant Robert Riel et le candidat à la mairie Jocelyn Dupuis se sont affrontés – par médias interposés – en affirmant avoir chacun le meilleur plan pour régler les problèmes de cohabitation entre sans-abri et résidants. Pourtant, les deux s'entendent sur la nécessité d'offrir des locaux plus vastes aux organismes du milieu.

Peu importe qui sortira vainqueur des élections de novembre, les ressources en itinérance s'attendent à la collaboration et à la bienveillance de la future administration. Mais c'est du côté du gouvernement du Québec que leurs regards se tournent pour obtenir l'aide financière nécessaire pour traverser la crise.

Se loger ou se nourrir

Au 436, rue Horner, tout près du parc de la rivière Yamaska, Le Passant accueille une clientèle masculine majoritairement âgée de 30 ans et plus qui ne correspond pas nécessairement au profil traditionnel du sans-abri.

« *Aujourd'hui, ce sont principalement des personnes à faible revenu, des bénéficiaires de l'aide sociale et des travailleurs au chômage,* explique le responsable Steve Bouthillier. *Les loyers ont augmenté de façon importante, mais les prestations d'aide sociale n'ont pas suivi. Les gens ont fait face à un choix déchirant : se loger ou se nourrir.* »

Chose sûre, la pandémie a frappé fort. Avant, la durée moyenne du séjour au Passant était de 14 jours. Aujourd'hui, les gens y restent 28 jours. « *Les cas sont maintenant plus lourds,* note M. Bouthillier. *Et les gens sont plus désorganisés.* »

Les nouvelles normes sanitaires imposées depuis la COVID-19 ont aussi forcé l'organisme à réduire la capacité d'accueil de l'organisme de 20 %. Au lieu des 28 lits habituels, Le Passant n'en offre plus que 22.

Moitié moins de personnes hébergées

La prolongation des séjours et la réduction du nombre de lits ont inévitablement entraîné un troisième problème, celui de la réduction de l'achalandage. Auparavant, Le Passant offrait chaque année 600 nuitées d'hébergement à 300 personnes différentes. Aujourd'hui, c'est la moitié moins.

Où sont alors allés tous ces gens ? À la rue, faut-il croire. « *Aucune autre ressource n'a pu prendre la relève,* déplore M. Bouthillier. *À regret, nous avons dû prendre la décision de ne plus accepter de personnes venant de l'extérieur de notre région* (Haute-Yamaska) *et de la région voisine* (Brome-Missisquoi). »

Le financement des services n'est pas « adéquat », rappelle le directeur. Seulement 52 % de son budget annuel (1 million $) vient du PSOC (le Programme de soutien aux organismes communautaires du gouvernement du Québec). Chaque année, il lui faut donc trouver 350 000 $ en dons ou en ententes de service dans la communauté. « *Mais il manque encore environ 350 000 $ pour fonctionner convenablement* », plaide-t-il.

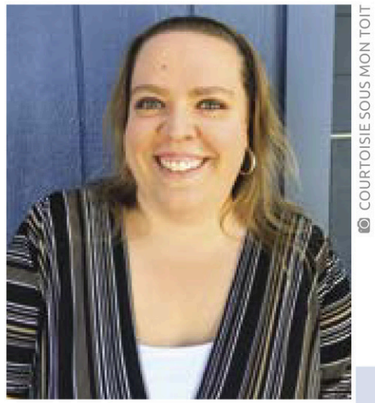
Un CIUSSS qui maraude

M. Bouthillier peste aussi contre le maraudage du réseau de la santé et des services sociaux qui vient débaucher ses ressources humaines.

« *Comme partout au Québec, nous subissons déjà les effets de la pénurie de main-d'œuvre. En plus, nous, on forme des intervenants qui sont ensuite recrutés par le réseau de la santé et des services sociaux. Le CIUSSS de l'Estrie propose des salaires et des conditions d'emploi bien meilleurs que ceux que je peux offrir. Cette année, j'ai ainsi perdu cinq de mes 22 intervenants. Tout cela précarise nos services.* »

Un peu en retrait du centre-ville de Granby, au 317, de la rue Chapais, l'Auberge sous mon toit, travaille à la réinsertion sociale d'une clientèle masculine. La moitié vient de la rue ; l'autre moitié a eu maille à partir avec la justice.

« *Nous ne sommes pas une maison de chambres,* précise la responsable Marie-Ève Théberge. *Tous nos pensionnaires ont un plan d'intervention.* »



© COURTOISIE SOUS MON TOIT

Marie-Ève Théberge, directrice de l'Auberge sous mon toit.

Une liste d'attente qui ne cesse de s'allonger

N'empêche qu'ici, la COVID a tout changé. « *Nous avons dû revoir la période des repas, la rotation des groupes, les corridors de sécurité,* dit Mme Théberge. *Nous avons dû mettre fin aux activités sociales. Les exigences sanitaires ont compliqué la reprise des activités. On a aussi perdu du personnel.* »

Habituellement, l'organisme héberge environ 100 personnes par année. Maintenant, la liste d'attente atteint 75 % de sa capacité.

« *Cette année avec la pandémie, nous avons gardé les gens plus longtemps. Nous disposons de 20 chambres individuelles, mais nous avons 15 personnes sur la liste d'attente. Je suis ici depuis une quinzaine d'années. C'est la première fois que je vois ça.* »

Ils ne croient ni à la COVID, ni aux vaccins

Pour traverser la pandémie, l'Auberge sous mon toit a dû également composer avec une clientèle réfractaire aux consignes sanitaires. « *Plusieurs de nos pensionnaires ne croient ni à la COVID ni aux vaccins. La majorité de nos résidents ne sont pas vaccinés et ne veulent pas l'être. Nous avons donc dû revoir toutes nos façons de faire.* »

Malgré tous ses déboires, l'organisme a pu compter sur l'appui des services correctionnels qui ont fourni les produits d'entretien ménager et d'hygiène et accordé un financement supplémentaire « *qui a permis de maintenir les 18 emplois* », souligne Mme Théberge.

« *Nous sommes une ressource 24 heures sept jours, on ne pouvait pas réduire nos activités.* »

© COURTOISIE ENTR'ELLES

Sophia Cotton, qui dirige la maison Entr'elles.

Deux fois plus de femmes n'ont plus de toit

Les femmes qui perdent leur chez-soi ont peu d'alternative à Granby. Un seul refuge, Entre'elles, dispose de trois lits dans un édifice situé au 18, Saint-Antoine Nord, au nord de la route 112, qui tient lieu de rue principale dans la municipalité. Et cette ressource a été rudement mise à l'épreuve par la crise du logement.

« *Nous sommes le seul endroit qui offre un hébergement d'urgence aux femmes itinérantes* », souligne la responsable Sophia Cotton. *On est parti de "pas beaucoup de femmes" à "beaucoup de femmes" qui cherchent un toit. Le nombre de demandes a doublé au cours de la dernière année.* »

« *La crise du logement n'a pas aidé depuis le début de la pandémie,* ajoute-t-elle. *Les loyers sont chers et les propriétaires de plus en plus exigeants et restrictifs pour les références. Avec pour résultat que les femmes restent en hébergement plus longtemps.* »

Les femmes restent quatre fois plus longtemps

En temps normal, les pensionnaires d'Entr'elles séjournaient environ sept jours au refuge. Depuis la pandémie, certaines femmes restent un mois.

Inutile d'insister pour dire que Sophia Cotton dénonce l'insuffisance de financement gouvernemental, comme tous ses collègues de Granby d'ailleurs.

« *Selon les normes provinciales pour l'hébergement de crise, nous devrions recevoir 97 000 $ par année par lit,* souligne-t-elle. *Or nous recevons un total de 100 000 $ pour trois lits.* »

Entr'elles n'a donc pas d'autre choix. Pour boucler le budget, le refuge doit partager certains employés avec d'autres organismes comme Le Passant et Transition pour Elles, explique Mme Cotton. « *On aurait besoin de 100 000 $ par année pour avoir les ressources humaines suffisantes pour notre organisme.* »

Deux fois moins d'accompagnement

Si Granby n'a que trois lits d'urgence pour les femmes de la rue, elle n'en a que huit pour celles qui sont engagées dans un processus de réinsertion sociale. Installée au 110, rue Dufferin, la maison Transition pour elles a aussi vécu les contrecoups de la pandémie.

« *Chaque année, nous recevons de 45 à 50 femmes pour une durée variable, explique la responsable Sylvie Martin. Au cours de la dernière année, nous en avons hébergé la moitié moins.* »

« *Les femmes qui viennent ici le font de façon libre et volontaire,* précise-t-elle. *Elles ont toutes vécu des moments difficiles. Elles sont de toutes conditions : des femmes en situation d'itinérance, de rupture amoureuse, des victimes d'incendie, des personnes qui n'ont pas payé leur loyer et qui ont perdu leur appartement.* »

© COURTOISIE TRANSITION POUR ELLES

Sylvie Martin,
Transitions pour elles.

© COURTOISIE PARTAHE NOTRE DAME

Chantal Descôteaux,
Partage Notre-Dame.

17 $ l'heure après 15 ans d'ancienneté

Selon Mme Martin, le tiers des pensionnaires ont découvert la maison par elles-mêmes, le tiers sont référés par des organismes communautaires, le tiers sont envoyés par le réseau de la santé et des services sociaux.

Ici encore, le financement gouvernemental est jugé «*insuffisant*». «*Il faut être fou pour travailler ici,* résume la directrice. *On aide les femmes en difficulté, mais on met nos employées en difficulté. Certaines d'entre elles ont plus de 15 ans d'ancienneté et je ne peux pas les payer plus que 17 $ l'heure. Ça n'a pas de bon sens. Il faudrait au moins 100 000 $ de plus pour payer des salaires décents à nos sept employées.*»

La pandémie n'a pas eu d'impacts négatifs que sur les seuls refuges. La soupe populaire servie par Partage Notre-Dame a dû réorganiser complètement ses activités. Le nombre de repas servis a été réduit de moitié.

Deux fois moins de repas

Mais les cinq employés ont pu compter sur le dynamisme des bénévoles pour maintenir le service. Il faut dire que la soupe populaire est financée en grande partie par la friperie de l'organisme, «*la plus belle et la moins chère de la région*», selon la responsable Chantal Descôteaux.

«*Avant la COVID, nous servions une centaine de repas chauds chaque midi,* raconte Mme Descôteaux. *Mais pour des raisons sanitaires, nous avons dû fermer notre grande salle à dîner. Nous ne servons plus qu'entre 45 et 60 repas à emporter.*»

Si les sans-abri continuent de venir, plusieurs retraités et gens à faible revenu ont déserté le service. «*Beaucoup d'entre eux ont eu peur de la COVID. Certains sont fâchés parce que nous ne servons plus de repas sur place. D'autres ont cessé de fréquenter le service parce qu'ils ne peuvent plus rencontrer d'autres gens et briser l'isolement.*»

Ressources à Granby

- LE PASSANT : 450 375-4404
- AUBERGE SOUS MON TOIT : 450 378-4268
- ENTR'ELLES : 450 375-4042
- TRANSITION POUR ELLES : 450 777-1565
- PARTAGE NOTRE-DAME : 450 378-1111

Dans le prochain numéro de *L'Itinéraire*...

Élections municipales

L'Itinéraire **a invité en entrevue les chefs des trois principaux partis en lice pour l'élection municipale de Montréal : la mairesse sortante Valérie Plante, l'ex-maire Denis Coderre et le nouveau duo Balarama Holness / Marc-Antoine Desjardins. Deux de nos camelots se sont joints à l'équipe de la rédaction pour leur poser des questions sur des enjeux qui nous concernent toutes et tous.**

Documentaire

L'accessibilité à la justice nous concerne tous. Soit on y accède parce qu'on en a les moyens, soit on bénéficie de l'aide juridique. Mais que se passe-t-il si on ne se qualifie ni pour l'un, ni pour l'autre ? On en parle en détail à la suite de la diffusion du documentaire-choc *Le Procès* de Pierre Craig.

Et bien sûr, vos camelots s'expriment dans leurs mots de camelots et chroniques.

© FREEPICK

Mots de camelots

Relaxe !

Je n'aime pas les chicanes, je n'aime pas les colères et le bruit me dérange. Ce que j'aime, c'est vendre le magazine *L'Itinéraire*, écouter de la musique douce à la radio et des émissions pas trop violentes à la télé.

Dernièrement, quelqu'un m'a donné un téléviseur mais je n'arrivais pas à le faire fonctionner. Je me suis dit que même si je me fâche et que je casse la télé en morceaux, ça va être pire et je ne serai pas plus avancé. Mon ami va venir m'aider à arranger ça, sinon je vais être obligé de payer un technicien.

Ça m'est arrivé une fois de me choquer. À 19 ans, j'avais un vélo avec plein de gadgets, des miroirs et des poignées avec des lumières clignotantes, mais tout marchait mal. J'ai essayé de le réparer, mais ça n'a pas fonctionné. Je me suis fâché et je l'ai brisé encore plus. Heureusement, mon ami Stéphane m'a aidé à le réparer.

Dans ce temps-là, un de nos amis avait essayé de brancher un VHS, mais il n'y arrivait pas. Il était tellement choqué qu'il l'a cassé avec un marteau avant que Stéphane arrive pour le brancher comme il faut.

Aussi, j'ai déjà suivi un cours de conduite, mais j'ai échoué parce que j'avais de la misère à comprendre les panneaux de signalisation.

De toute façon, ça ne me manque pas tant que ça de ne pas avoir d'auto parce que je me déplace en métro et en autobus. Je suis même allé à Toronto et à Niagara Falls en autobus. Les sièges sont très confortables et on peut s'étendre comme dans un La-Z-boy. C'est très relaxant.

J'aimerais bien aller à New York en autobus, mais je devrai attendre la fin de la pandémie, s'il le faut jusqu'en 2023 et même en 2025.

DENIS BOURGEOIS
CAMELOT JEAN-TALON / CHRISTOPHE-COLOMB

Mon opinion sur les vaccins

J'ai entendu récemment une entrevue au 98.5 FM avec Marie-Ève Cotton. Cette psychiatre expliquait les différentes réactions psychologiques que les gens ont eu face au vaccin. Certaines personnes n'attendaient que de se faire vacciner. D'autres y résistaient fortement. Marie-Ève Cotton expliquait cela par le fait que ces gens-là ont «*peu ou pas de pouvoir dans leur vie ou sur eux-mêmes*».

J'ai vu par ailleurs que ces mêmes personnes adhèrent souvent aux théories du complot qui surgissent sur les réseaux sociaux, accentuées par la désinformation qui peut y circuler. Ces théories du complot peuvent mener à la violence et à la révolte chez certains, qui se sentent contrôlés par les gouvernements.

Par exemple, il y a eu certains employés du système de santé qui ont refusé de se faire vacciner et qui ont dû se faire tester jusqu'à trois fois par semaine. Ils sont présentement obligés de se faire vacciner. Il y aura sans doute des protestations à ce sujet. Comment expliquer la violence et la résistance de certaines personnes au point de faire des menaces de mort ?

Reste que la COVID est une maladie mortelle qui a fait beaucoup de victimes au Québec et à travers le monde. Moi, je n'ai du pouvoir que sur moi-même – et même encore – mais j'ai fait le choix de me faire vacciner. Cela reste votre choix personnel. De mon côté, il n'y a pas eu de problèmes ni d'effets secondaires.

Pour ceux qui sont doublement vaccinés, sachez que le réseau des bibliothèques de Montréal offre à tous d'imprimer le code QR de votre passeport vaccinal et de le plastifier. Pour ceux qui ont un cellulaire, vous pouvez aussi installer l'application, ou bien imprimer vous-mêmes le code QR.

BENOIT CHARTIER
CAMELOT IGA MARCHÉ HOCHELAGA / MÉTRO FRONTENAC

Un voyage sous l'eau

Cet été, j'ai eu la chance de faire de la plongée sous-marine pour la première fois de ma vie. Un client que je connais depuis longtemps m'a offert de l'accompagner en Gaspésie.

Chaque jour, pendant une semaine, nous avons plongé près du Rocher Percé. Au début, on a fait des exercices dans une piscine profonde. Il fallait que je m'habitue au masque et à respirer l'air des bonbonnes.

Pour la première plongée dans le fleuve, on est resté dans l'eau moins profonde. J'ai eu un peu peur au début, mais il y avait toujours un guide pour me rassurer. C'était très sécuritaire parce qu'on était attaché au bateau par un câble. Puis on est descendu plus bas. Dehors il faisait très chaud, mais l'eau était vraiment froide. Même si on portait une combinaison isolante et qu'on bougeait pas mal, au bout d'un certain temps on remontait un peu vers la surface pour se réchauffer.

Sous l'eau, c'est plus beau que sur la terre, plus beau que les arbres, plus beau que les chars. J'ai vu des poissons tellement colorés, des anguilles, des étoiles de mer, des tortues, toutes sortes de plantes, des algues rouges et vertes, des roches qui faisaient comme des grottes et des montagnes au fond de l'eau, des bancs de petits poissons que les oiseaux attrapent en plongeant. Il y a même des baleines qui sont venues faire un tour. On nous a dit que c'était plutôt inhabituel, mais ça arrive des fois.

Je n'en reviens pas encore de m'être promené sous l'eau. C'est le plus beau décor que j'ai jamais vu. Paris, Londres, c'est sûrement beau. Un voyage dans le sud, c'est super. Faire un saut en parachute, c'est formidable. Mais faire un voyage sous l'eau près du Rocher Percé, ça vaut plus que tout ça !

Merci à Réjean qui m'a permis de vivre cette aventure extraordinaire !

MAXIME VALCOURT
CAMELOT FLEURY / CHAMBORD

par Agathe Melançon
Camelot Métro Lionel-Groulx

On ne vend pas au volant !

Voici des souvenirs de mon premier point de vente, à l'angle des rues Notre-Dame et Atwater.

J'étais en train de vendre mon dernier magazine de la semaine, un vendredi soir, avant d'aller en chercher d'autres au début de la semaine suivante. Un homme en chaise roulante voulait savoir si la vente m'aidait. Il m'a d'abord demandé si l'argent me revenait totalement ou non. Je lui ai expliqué que j'achetais chaque copie 1,50 $ et que je la revendais 3,00 $. Après, il m'a demandé si j'étais itinérante. Je lui ai répondu non. Finalement, il n'a pas acheté le magazine.

Le monsieur m'a touché. Il m'a fait réfléchir sur l'itinérance. Les gens sans-abri vivent seuls et sans argent. Ils vivent dehors. Cela ne doit pas être facile. Pourtant, ils sont là. Ils survivent du mieux qu'ils peuvent.

Et moi, fatiguée ce soir-là, je suis rentrée chez moi au chaud. J'ai été accueillie par mon fils et son ami. Je me trouvais chanceuse d'avoir un chez moi. En plus, j'ai mes deux jambes, mes deux bras. Je vis à une époque où il existe des lunettes, l'électricité… Je remercie la vie de ce que j'ai !

Histoire d'auto…

Un jeudi midi, au coin d'Atwater et de Notre-Dame, une voiture me klaxonne. Je ne sais pas pourquoi. Finalement, je comprends que le conducteur veut acheter *L'Itinéraire*. Il me dit : «*Tu ne veux pas en vendre ou quoi ?*» Je lui réponds : «*C'est la première fois que cela m'arrive, je suis nouvelle*».

Il faut dire que j'avais suivi une formation pour vendre aux passants, mais pas pour servir au volant. J'étais surprise qu'une personne désire acheter un magazine en attendant le feu vert.

Une autre fois, le temps d'acheter son magazine, le conducteur s'est fait klaxonner pour avancer. La lumière avait changé durant son achat.

Donc, j'ai compris assez vite qu'en plus d'avoir la chance d'avoir un horaire flexible, nous devons nous adapter aux circonstances du moment. Le respect et le sourire sont essentiels. Mais la sécurité passe avant tout, cela me semble important.

Et puis, comme j'étais nouvelle, je n'avais pas bien saisi qu'il nous était interdit de vendre aux gens dans leurs autos. On me l'a rappelé et j'ai cessé de le faire.

Si un automobiliste me fait signe de loin, je n'irai pas à sa rencontre pour me mettre en danger. Je peux simplement lui communiquer mon sourire. Cela ne lui coûtera rien et ça reste sécuritaire pour nous deux.

Je préfère vraiment que les gens descendent de leur voiture pour acheter une revue. C'est plus clair. Des fois, je me demande si les klaxons, c'est pour acheter ou pour dire à l'autre voiture d'avancer ?

Et maintenant une petite dernière

Une fois, j'ai mis un peu d'argent dans ma poche, mais je l'ai mal rangé. Un client s'est approché et s'est arrêté pour acheter *L'Itinéraire*. Pour lui rendre sa monnaie, j'ai sorti mon porte-monnaie. Un peu d'argent est tombé à terre. Je me suis retrouvée un genou au sol devant lui. J'ai ramassé mon argent, dont une pièce de deux dollars, et je lui ai remis sa monnaie. Il m'a demandé si j'étais correcte. J'ai dit oui.

D'habitude, cette position – on la voit dans les films – est réservée à ceux qui demandent quelqu'un en mariage. Dans la vente, je pense plutôt qu'elle n'a pas sa raison d'être. Elle est plutôt comique, voire originale.

Désormais, je range mieux mon argent pour éviter d'en perdre. Cela évite aussi de mettre mes économies au lavage. J'ai déjà dû faire réparer ma laveuse à cause de pièces de monnaie oubliées.

Chaque chose à sa place, et chaque chose en son temps. Je suis heureuse de vous avoir distrait avec ces petites scènes de mon quotidien. J'aime bien pouvoir marier mes talents de vendeuse à ma passion pour l'écriture.

Féministe pour Homme

Ne vous fiez pas au titre!

JULIEN FAUGERE

Par Yvon Massicotte

Camelot chemin de la Côte-des-Neiges entre J-Brillant et Queen-Mary

Karine Bénézet

Journaliste, responsable de la rédaction

RAWPIXEL - ILLUSTRATIONS

À la veille d'écrire ces lignes, les médias rapportaient le décès d'une mère de cinq enfants, tuée par son ex-conjoint dans Lanaudière. Un drame qui porte à 15 le nombre de féminicides au Québec cette année. Cette vague de meurtres de femmes rappelle à Alix Dufresne, metteuse en scène de *Féministe pour Homme*, que « *c'est aussi ça le féminisme* ». Une dure réalité imbibée de violences, qui souligne une fois de plus la nécessité d'aborder sans relâche les inégalités entre hommes et femmes. Une mission honorée par Sophie Cadieux dans *Féministe pour Homme*, un one woman show inclusif, grave et humoristique qui devrait en convaincre plus d'un.e de percevoir le féminisme comme une recette gagnante pour tous.

Féminisme pour tous

***Féministe pour Homme*, « *n'est pas une leçon faite aux hommes* », explique Rébecca Déraspe auteure québécoise et responsable de l'adaptation de ce stand-up théâtral, joué par Sophie Cadieux à l'Usine C, du 27 au 31 octobre prochain.**

Si le thème n'est pas nouveau, il reste « lourd » à aborder. Pourtant, l'adaptation québécoise de cette pièce française est parsemée d'humour tout en évoquant avec réalisme des inégalités et enjeux vécus par les femmes, dont certains plus complexes que d'autres.

Cartes sur table

Sur scène, Sophie Cadieux «*commence par l'aspect physique et les difficultés vécues par les femmes par rapport au regard de la société*». Une entrée en matière qui mènera vers des discussions plus délicates sur les thèmes des violences obstétricales, des règles, du plaisir féminin ou encore de la charge mentale et de l'éducation. Des enjeux sociaux auxquels tout le monde devrait se sentir concerné, explique l'actrice: «*On nous apprend depuis longtemps que l'histoire de l'homme concerne l'humanité. Et là, la moitié de l'humanité a sa propre histoire qui se fait porte close, en sous-secteur, en magazines spécialisés.* Alors, *pourquoi ne pas mettre cartes sur table et partager ça ensemble?*»

Pour le duo de femmes qui se sont servies tant de l'écriture de Noémie De Lattre, auteure et comédienne de la version originale, que de leurs expériences et anecdotes personnelles, le point clé du spectacle est le mot «*ensemble*», car «*le féminisme, l'égalité des chances et des choix, c'est pour tous*, exprime Rébecca Deraspe avant d'ajouter *qu'on a tous à y gagner, homme et femme.*»

Un one *woman show* qui se veut alors bienveillant et surtout inclusif, contrairement à ce que laisse entendre le titre irrévérencieux imposé par les droits d'auteurs. Il faut dire que la version française peut paraître parfois pamphlétaire. «*Noémie tire sur tout*», dit Sophie Cadieux, mais «*elle a aussi l'œil fin pour noter tout ce qu'on perpétue comme rapports inégalitaires depuis la nuit des temps*», ajoute Rébecca Déraspe.

Des angles morts

Sophie Cadieux et Rébecca Déraspe en ont conscience. Elles sont deux femmes blanches, donc privilégiées. «Leur féminisme» présente alors des angles morts dans lesquelles se trouvent celles qui ne vivent pas les mêmes inégalités: des femmes noires ou encore immigrantes pour qui «*tout va être plus difficile*», exprime Alix Dufresne, la metteuse en scène et femme de l'ombre de cette pièce de théâtre.

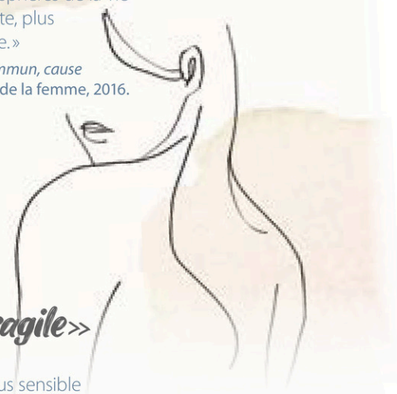
Présentée fin octobre dans la métropole, la pièce devrait trouver un second élan en 2022. Cette fois-ci en région, un autre type d'angle mort. À Montréal, bon nombre d'hommes et de femmes sont déjà féministes. Mais avec *Féministe pour Homme*, «*le but est de sortir de notre public habituel, d'aller en région, de présenter le spectacle au grand public*», conclut Rébecca Déraspe, elle-même native de Rivière-du-Loup, où la réalité est bien différente.

Le féminisme c'est...

Yvon: Un ensemble de revendications faites par des femmes qui cherchent l'égalité entre elles et les hommes. Et si les hommes ne se sentent pas autant concernés par le féminisme que les femmes, ça fait d'eux des hommes qui, en bon québécois, *breakent* l'évolution de la femme. Mais il y a de plus en plus d'hommes féministes, même s'ils ne sont pas encore assez nombreux.

Féminisme: «Ensemble d'idées et de mouvements orientés vers un but commun: atteindre l'égalité entre les femmes et les hommes dans toutes les sphères de la vie pour une société plus juste, plus heureuse et plus prospère.»

Source: *Féminisme: Nom commun, cause commune*, Conseil du statut de la femme, 2016.



«Elle est si fragile»

Yvon: Une femme est plus sensible dans le sens qu'elle a plus de cœur, je trouve. Et je pense que dans la tête des hommes, s'il arrive une situation difficile à gérer, la femme ne sera pas capable de la surmonter, à cause de cette sensibilité. Et si une femme était directrice d'une entreprise traditionnellement masculine, elle serait bien aussi capable qu'un homme de mettre ses émotions de côté.

«Clichés ou préjugés enferment les hommes et les femmes dans des rôles et des façons de se comporter, leur dictant ce qu'ils et elles "devraient être". [...] On dit des stéréotypes qu'ils sont sexistes quand ils dégradent la femme ou lui nuisent. En cataloguant les femmes comme étant très émotives, par exemple, on transmet l'idée qu'elles ne sont pas aptes à gouverner un pays ou à diriger une entreprise.

Source: *Féministe. Ou comment le devenir en 5 lectures, L'ABC du féminisme*, Gazette des femmes, 2016.

À petits pas vers l'égalité

***Féministe pour Homme.* Je dois dire que le titre fait un peu peur. Surtout quand tu te retrouves le seul homme dans la salle lors d'une présentation média d'un extrait de la pièce. Mais on m'a dit être «*l'homme parfait pour commenter cette pièce*», moi qu'on surnomme affectueusement mononcle. Il est vrai que j'adore taquiner les femmes et faire des blagues, mais toujours sans méchanceté.**

Une société conditionnée

Il y a 50 ans, j'avais 18 ans. À cette époque, les manifestations féministes commençaient. C'est l'époque où les femmes brûlaient leurs brassières dans les rues en réclamant leur droit à l'égalité. À cette même époque, on n'y accordait peu d'importance, mais on était loin de se douter de ce que ça deviendrait.

Lorsque je me suis marié, la femme idéale était pour moi la mère de mes enfants. Celle qui s'occupait de la maison pendant que je travaillais 70 h par semaine pour subvenir aux besoins de la famille.

Quant aux femmes qui travaillaient, elles étaient plutôt de jeunes femmes sans enfant ou des femmes dans la quarantaine qui avaient fini d'élever leur marmaille et intégraient pour la première fois le marché du travail dans «des métiers de femmes». On ne voyait pas le problème, encore moins les inégalités. La société pensait comme ça. Elle était conditionnée. Heureusement, le féminisme lui a fait faire de grands pas.

Quand les hommes s'y mettent

En travaillant sur le féminisme, j'ai découvert une figure de proue: Thérèse Casgrain. Québécoise, femme politique, réformatrice; aidée par d'autres femmes, elle a appuyé plusieurs revendications, notamment celui du droit de vote des femmes. Après 80 ans, lentement, le statut des femmes s'est beaucoup amélioré. Et si les inégalités perdurent et qu'il reste beaucoup à faire, je vois l'évolution, notamment à travers mon fils, papa de deux enfants.

Comme infographiste, mon fils a trouvé difficile d'être toute la journée chez lui, à Verdun, en télétravail (pendant que sa femme travaillait à Saint-Jean-sur-Richelieu) et de devoir s'occuper des enfants confinés qui se chamaillaient. En bon père, il a pris la situation en main et aujourd'hui, il gère les repas, l'hygiène des enfants, les commissions... Autrement dit, tout ce que faisait sa femme avant la pandémie. D'ailleurs, il le fait tellement bien, qu'elle ne veut plus qu'il retourne au bureau! (Rires) Tout ça pour vous dire qu'à petits pas, la société s'améliore et le statut des femmes avec.

Les inégalités vues par Yvon Massicotte

Poussez-vous ma petite madame

Yvon: Je vois peu de métiers que les femmes occupent et que les hommes n'occupent pas. Manucures peut-être? À l'inverse, les métiers qui demandent une force physique sont peu occupés par des femmes, sauf exceptions. C'est dommage, parce que si elles se sentent capables d'occuper ces jobs, elles devraient pouvoir y accéder.

En 2019, le secteur de la construction, métier traditionnellement masculin, ne comptait que 11 % de femmes en emploi, contre 9 % en 1999.

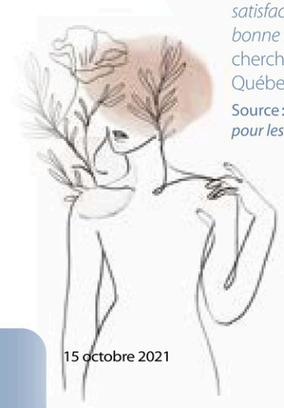
Source: *Portrait des Québécoises, femmes et économie*, Conseil du statut de la femme, édition 2020.

Charge mentale, quand tu nous tiens!

Yvon: C'est de même. Je ne trouve pas ça normal, mais on ne peut pas tout changer en un jour. Ç'a toujours été comme ça, mais je pense que si un homme suivait le rythme d'une femme, il serait fatigué le soir.

«*La charge mentale est un travail de gestion, d'organisation et de planification qui est à la fois intangible, incontournable et constant, et qui a pour objectif la satisfaction des besoins de chacun et la bonne marche de la résidence,* selon la chercheuse Nicole Blais (Université Laval, Québec).»

Source: *La charge mentale, une double peine pour les femmes*, CNRS Le journal, 2021.



Trois questions à Rébecca Déraspe

© LUCAS HARRISON RUPNIK

« *Tout ça m'a un peu encouragé par rapport à la société québécoise* », déclare Rébecca Déraspe en parlant de son travail d'adaptation de la pièce de Noémie De Lattre, Féministe pour Homme. Celle qui a grandi en région, et pour qui le féminisme est à la fois une prise de conscience, un quotidien et un marqueur dans sa carrière, nous parle de ce qu'elle retient de la création de cette pièce adaptée à la réalité québécoise.

La réalité du féminisme en France et au Québec est très différente. Qu'est-ce qui t'a le plus marquée en créant la version québécoise de *Féministe pour Homme*?

Ce que j'ai ressenti en adaptant la pièce, c'est que la question de l'inclusion semble plus présente au Québec. De ce point de vue, on est peut-être plus en avance. Ici, beaucoup d'hommes sont féministes tandis qu'en France, il y a encore une bataille à mener pour savoir si le féminisme ne concerne que les femmes ou s'il concerne les hommes aussi. Au Québec, on sait déjà que tout le monde va être gagnant si on arrive à atteindre une égalité des choix et des chances.

J'ai trouvé très intéressant les sujets abordés par Noémie De Lattre dont je ne pouvais plus parler ici. Par exemple, la manière dont les femmes sont traitées dans la rue en France. Personne au Québec ne se serait reconnu là-dedans. Ça montre qu'on est ailleurs.

Puis il y a la question de la représentation de la femme dans les publicités. Au Québec on est encore sur une représentation des femmes qui s'occupent des enfants, qui font le ménage, mais on sexualise peut-être moins par contre. Il n'y a plus de femme tout écartillée sur un capot d'auto, tandis qu'en France, il semble qu'elles aient encore un rôle très sexué.

Puis la femme comme insulte. En apparence, ici, personne ne se fait traiter de petite pute ou de fils de pute autour d'une table ou dans la rue.

J'ai l'impression qu'on est dans une égalité probablement plus subtile ici qu'en France. Mais c'est aussi ce qui fait que les inégalités qui perdurent sont presque plus difficiles à percevoir.

D'où la nécessité d'encore en parler ? Mais le faire de manière inclusive et sans se présenter en donneur de leçons n'a pas dû être si facile, même quand on est une humaniste, comme toi. Quels ont été les défis que tu as eu à relever pour y arriver ?

Ça fait deux secondes sur la ligne du temps que les femmes ont le droit à l'avortement, le droit de travailler, le droit de voter… Alors plusieurs choses doivent être encore mises sur la place publique, comme les réalités liées aux violences obstétricales dont on parle dans la pièce, mais aussi d'autres atrocités et injustices dont on n'a pas conscience.

J'ai animé *50 ans d'avancées des femmes* (série de capsules historiques diffusée par Savoir média) et comme animatrice, ma posture était celle d'apprendre des femmes que j'interviewe. J'ai pris cette même posture pour l'adaptation de la pièce et non pas celle de : « *Criss, il est tant qu'on le sache !* »

Dans sa version, Noémie met le doigt sur plusieurs aspects qui m'ont moi-même fait réfléchir. Je n'ai alors pas eu d'autre choix que de repasser par notre histoire pour essayer de comprendre le féminisme au Québec, parce qu'on n'a pas eu les mêmes embûches ni la même histoire qu'en France. Prenons l'exemple de la tuerie de Polytechnique, en 1989. Ça a eu un fort impact sur la réalité féministe québécoise.

J'ai donc beaucoup appris du texte de Noémie De Lattre et ça, c'était une belle surprise. Dans un de ses passages, elle parle de ce à quoi ressemble un clitoris, de comment c'est fait. Je ne le savais pas ! C'est fou ! Et ça montre à quel point la femme ne connaît pas son corps et à quel point on ne nous apprend pas ces choses-là….

D'où te vient ta conscience féministe ?

Probablement qu'inconsciemment, j'écris pour parler à mon frère et à mon père. J'ai grandi en région, dans une réalité très différente de celle de Montréal, et sans dire qu'en région les gens sont moins préoccupés par ces enjeux sociaux, quand je suis arrivée à Montréal, je n'avais pas conscience de tout ça.

Alors quand j'ai fini par comprendre que je n'allais pas avoir les mêmes chances qu'un homme dans mon milieu et qu'il allait falloir me battre plus fort, j'ai essayé d'entrer en dialogue avec les gens avec qui j'ai grandi, ma famille, qui sont les gens les plus importants pour moi. Mais je me suis rendu compte que ce que je découvrais, eux n'en prenaient pas forcément conscience.

Alors ce que je cherche dans tout ce que je fais, c'est atteindre le plus de gens possible en passant du théâtre à l'animation de capsules, en changeant de médium, sur des sujets essentiels, mais dont on a le préjugé que ça va être lourd, qu'on veut accuser les hommes, alors que ce n'est pas ça pantoute. Et c'est pour ça que le spectacle est bienveillant, parce que cette idée d'inclusion est hyper importante dans le désir de transformer quelque chose du monde.

Qui ne dit mot consent ?

Yvon : Les agressions sexuelles, je ne comprends pas ça ! Même une femme qui s'habille sexy… Même à ça ! Elle pourrait bien se balader flambant nue, ça ne donnerait pas le droit à qui que ce soit de la toucher si elle n'est pas d'accord. Ça ferait peut-être plus réfléchir les hommes qui la croiseraient, mais entre les pensées et les gestes, y'a tout un monde normalement.

En 2016, 87 % des victimes des 4006 agressions sexuelles déclarées étaient des femmes.

Source : *Il était une fois les violences faites aux femmes*, magazine *Gazette des femmes*, 2020.

Mieux vaut en lire!

par Roger Perreault

Camelot Rachelle-Béry Fleury/Péloquin et SAQ Lajeunesse/Jarry

On ne naît pas Québécois, on le devient

Le dernier livre de Marco Micone *On ne naît pas Québécois, on le devient*, risque d'en faire sursauter plus d'un. S'il s'intéresse au processus d'intégration des immigrants à la société québécoise, aux rapports majorité-minorités et à la situation de la langue française, les opinions de ce dramaturge, chroniqueur, conférencier et professeur déstabilisent, mais portent à réfléchir à nos propres perceptions, nos combats et nos attitudes vis-à-vis des immigrants qui s'installent au Québec.

Dans son livre, Marco Micone s'insurge des comportements de rejet de la société majoritaire du Québec vis-à-vis de l'immigration : l'auteur « *rejette aujourd'hui vivement le nationalisme ethnoculturel – ou si vous préférez identitaire – dans lequel François Legault,* dit-il, *s'est drapé en campagne électorale, puis en faisant adopter la Loi 21* » (loi sur la laïcité de l'État), pouvait-on lire dans un article de Dominic Tardif, journaliste au *Devoir*, en juillet 2021.

Il insiste pour rappeler que l'immigration vise bien souvent à pourvoir des postes difficiles et mal payés dont les Québécois. es ne veulent pas, et le protectionnisme de certaines professions, comme celles régies par un ordre professionnel. Voyez ce chauffeur de taxi, médecin ou avocat dans son pays, qui ne parvient pas à faire reconnaître ses diplômes ou qu'on oblige à reprendre de longues études avant de pouvoir exercer au Québec. Voyez les conditions de travail et les salaires de ces employés temporaires qui viennent ici faire les récoltes que les Québécois ne veulent pas faire. Et quand on les traite de voleurs de jobs, comme l'a si souvent entendu la mère ouvrière de l'auteur, ce dernier relate : « ***Moi, voleuse de job? S'il était possible de voler des jobs, j'en aurais volé une meilleure*** ».

« *Je dis aux francophones de ne pas répéter le rapport dominant-dominés qu'ils ont subi de la part des anglophones aux dépens des immigrants* », explique-t-il en entrevue, au *Devoir* qui le qualifie de « *fier francophone refusant d'embrasser un discours alarmiste quant à la situation du français au Québec* ». Pour autant, il ne nie en rien la fragilité de la langue française au Québec. Mais comme il l'estime dans son livre : « *nous avons tous les outils pour protéger notre langue.* »

On ne naît pas Québécois, on le devient
Marco Micone, éd. rev. et augm.
Del Busso Éditeur, 2021, 129 pages

2 questions à Marco Micone

Arrivé d'Italie au Québec à 13 ans, Marco Micone sera refusé dans le réseau d'éducation francophone. Il poursuivra ses études en anglais et entreprendra des études en littérature française et québécoise au Collège Loyola. Plus tard, il écrit pour des journaux de la communauté italienne pour défendre les causes légitimes des francophones et dans les quotidiens francophones pour rendre compte du parcours souvent incompris des immigrants.

Pourquoi avoir écrit *On ne naît pas Québécois, on le devient* ?

Mon objectif est de donner une réplique à tous ceux qui s'en prennent aux immigrants. Donc d'illustrer le parcours des immigrants, les difficultés qu'ils rencontrent quand ils essaient de s'intégrer à une nouvelle société. Je veux dénoncer le discours xénophobe.

Comment votre livre est-il reçu par les Québécois ?

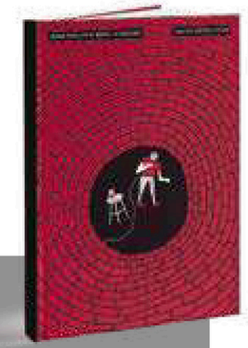
Il y a deux sortes de réactions. Il y a ceux qui m'en veulent, surtout les caquistes, les nationalistes orthodoxes, radicaux. Mais il y a de grands intellectuels québécois qui m'ont écrit et qui sont ravis que ce livre existe. Car on fait trop souvent des raccourcis, on dit des mensonges sur les immigrants. L'un des pires est de dire que l'immigration est d'ordre humanitaire. La réalité est plutôt que les pays acceptent des immigrants pour des raisons économiques et démographiques. Les études sur l'immigration prouvent que les immigrants sont un apport important aux plans culturel et économique pour les pays d'accueil.

Je suis sensible à la pauvreté au Québec. J'estime que tout ce verbiage, ce bavardage sur le nationalisme ne sert qu'à une chose : cacher la pauvreté qu'il y a ici au Québec, pour endormir les Québécois. Le premier ministre que nous avons présentement est un personnage de droite, il nous manipule en nous parlant de la nation. Le Québec est une abstraction si on ne parle pas de ceux qui souffrent au Québec. Le problème c'est la disparité entre les riches et les pauvres. C'est ça que je voudrais qu'on dise de mon livre. C'est ça son objectif majeur.

SUGGESTIONS DE LECTURES

Tableau final de l'amour
Larry Tremblay
La Peuplade, 216 pages

Dans son deuxième roman inspiré par la vie du peintre Francis Bacon, Larry Tremblay raconte l'histoire d'une relation improbable entre le narrateur et un ancien amant. À travers elle, c'est tout l'art de Tremblay qui en ressort. Une lecture de haute voltige, frappante, précise, dure et délicate. C'est aussi un puissant hommage à l'œuvre du peintre dont il relate le parcours et la vie.



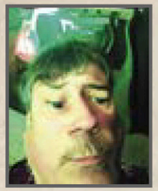
À travers ce roman, c'est le monde de l'humour au Québec qui s'ouvre à nous. Avec sarcasme, l'auteur aborde également des thèmes aussi lourds que la santé mentale, le suicide, les peines d'amour, mais avant tout l'abus de pouvoir. Jusqu'où peut-on aller, et à quel prix ?.

Haute démolition
Jean-Philippe Baril Guérard
Édition de Ta Mère, 362 pages

Villes où je n'irai jamais
Hélène Robitaille
Éditions du Boréal, 376 pages

L'auteure imagine les villes de ses rêves qu'elle n'a jamais visitées, et des histoires qu'elle aurait pu y vivre. Un recueil de nouvelles assez longues, à l'image de petits romans. Une écriture intériorisée et de longs phrasés qui changent de la nouvelle tendance d'écriture brève et punchée.

Merci à la coopérative des Librairies indépendantes du Québec pour sa participation à la réalisation de cette chronique.



Par Namron
Camelot PJC boul. Monk / Pharmaprix Outremont
normartmusic@yahoo.ca

Scrutateur

À chaque changement de saison, je prends mon courage à deux mains et j'ouvre *Banque en direct* pour que des chiffres puissent me rappeler à quel point je suis immature et irresponsable. Ce faisant, la posture assise est de mise lors de cette opération d'observation périlleuse, car mon état financier me révèle plus souvent qu'autrement que mes seuls actifs reposent sur une quarantaine de pokés bols et une distributrice à cacahuètes que j'ai habilement convertie en machine à pistaches… (Ne jamais mélanger THC et Kijiji.)

Afin de reprendre le dessus côté portefeuille, je suis parti à la chasse aux emplois. Bien que j'estime avoir un profil intéressant, ma copine m'a rappelé qu'on ne peut pas «*postuler pour être médecin sans avoir fait d'études en médecine*», ce qui est révoltant, voire blessant. Sans en faire de cas, j'ai poursuivi ma quête de la jobine idéale: celle qui me permettrait d'empocher assez pour subvenir à ma consommation excessive de pistaches et de dattes Medjool.

Le 14 septembre dernier, mon bon ami astrophysicien (celui qui me rappelle de par son métier que mon existence ne sert à rien) m'envoie un message expliquant qu'Élections Canada avait des postes à combler pour les élections fédérales du 20 septembre. Sans plus attendre, je lui réponds que j'ai lu l'intégralité des œuvres de Pierre Falardeau et que je serais prêt à diriger une nation entière à la première occasion. Sauf que là, coup de théâtre, on me barre la route une seconde fois: «*Je te dis qu'ils ont des postes ouverts pour travailler aux urnes, t'iras pas au G8 en avion blindé gros crétin*». Cette remarque pour le moins raide, admettons-le, ne m'a pas empêché de retrousser mes manches à deux mains et d'envoyer ma candidature à Élections Canada.

Ma mère m'a appris dès mon plus jeune âge à vendre ma salade. Déterminé, j'ai déballé mon profil bijou sur le formulaire d'embauche: «Je m'appelle Antoine. J'ai déjà travaillé dans un Sports Experts. Je sais lire et écrire. Je suis gentil et j'ai un chien (Lukas). Il aime bien jouer au parc. Moi aussi.» Quelques heures plus tard, je recevais l'appel tant convoité. La voix neutre et gris pâle d'une dame provenant d'un numéro de téléphone commençant par un indicatif louche me confirmait qu'on était prêt à m'accueillir dans l'équipe de scrutateurs. En moins de deux, je fournissais mes informations personnelles illico et je raccrochais d'un pouce tremblotant.

Scrutateur, moi? Antoine «Scrutateur» Durocher? C'était comme dans un rêve. J'allais bel et bien remplir un rôle crucial en ce jour électoral extrêmement nécessaire. L'excitation montait le long de ma colonne. La larme à l'œil, j'ai passé à un cheveu de bébé de perdre connaissance et de me fracasser le crâne sur le béton froid du sous-sol. Il faut me comprendre: jamais on ne m'avait fait sentir aussi nécessaire.

Pour s'assurer du bon déroulement de l'élection, on a cru d'adon de nous offrir trois heures de formation rémunérée. Vous dire à quel point j'ai appris! Non seulement les consignes étaient claires, mais le charisme de la fonctionnaire m'a bouleversé. Une boute-en-train. Mes fous rires ponctuaient les silences de mes collègues retraités et sexagénaires. À la fin de cette formation exhaustive, j'ai eu peur de ne pas avoir assimilé une tâche si complexe. Heureusement, la remise des deux *Guide du Scrutateur* m'a rassuré et j'ai pu m'endormir paisiblement cette nuit-là.

J'étais donc fin prêt pour le jour J. Armé de deux stylos et d'une règle, j'ai pris place au poste de travail #184. Un espace digne d'un prestigieux bureau new-yorkais. Le plexiglas, la liste d'électeurs et moi-même allions nous embarquer dans une épopée romantique pour les 16 heures qui allaient suivre. Je tiens à préciser mon rôle, car il me rend fier: le scrutateur n'est pas qu'un simple robot biffant un nom afin d'être payé grassement par l'État. Il enjolive une journée d'automne où les citoyens doivent exercer un important devoir.

Au final, j'ai comptabilisé 176 bulletins de vote, usé un quart du réservoir d'encre de mon stylo et bu approximativement 1,8 litre d'eau et tout ça avec le sentiment du devoir accompli. On a souvent tendance à se rabaisser, à se taper sur la tête, mais cette fois-ci, j'avais réussi. J'étais le roi de ma circonscription. Trait après trait, crochet après crochet, j'ai su exercer avec talent ce métier que certains estiment réalisable par une canne de soupe. Des langues sales s'amusent même à propager l'option d'un vote en ligne sans déploiement gargantuesque, sans les tonnes de papiers gaspillées et les innombrables litres d'essence consommés. Moi je crie haut et fort: non, je ne laisserai personne s'objecter à ce que je pratique ma profession.

Vive la politique, vive les Rocheuses et vive la bureaucratie! ■

Merci pour tout !
Milton Fernandes

L'ITINÉRAIRE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												■
3						■				■		
4												
5				■							■	
6							■					
7					■							
8		■			■				■			
9			■				■			■		
10						■						

Jeux de mots

joseecardinala1@yahoo.ca

JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE

HORIZONTALEMENT

1. Courtisanes.

2. Défauts d'une reliure en cuir.

3. Céleste. - Fronce. - Sélénium.

4. Partisanes d'un système politique centralisé.

5. Général sudiste. - Contesterai.

6. Rongeurs. - Plante aromatique.

7. Enzymes. - Contournera.

8. Note. - Période. - Bête.

9. Dieu solaire. - Échine. - Conjonction. - Apparu.

10. Génies de l'air. - Rideaux.

VERTICALEMENT

1. Relatif à la moëlle.

2. Protégées par des épineux. - Alu.

3. Cours d'eau.

4. Loi. - Glucide.

5. Possédant. - Tibia.

6. Route rurale. - Railleries.

7. Incroyant. - Véhicule.

8. Feraient marche arrière.

9. Pissant. - Prêtresse animale.

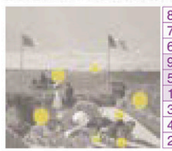
10. Largeur d'étoffe. - Démenties.

11. Crochet. - Siège.

12. Munîtes d'un appât.

SOLUTIONS - 1er octobre 2021

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	R	E	L	A	T	I	V	I	S	E	R	A
2	E	L	A	B	O	R	A	T	I	O	N	S
3	M	E	■	B	U	■	S	O	L	S	■	P
4	I	G	I	E	R	I	Q	U	E	■	P	I
5	S	T	A	G	E	■	U	■	S	P	I	C
6	I	I	I	■	L	I	F	R	I	O	N	S
7	T	V	E	I	L	S	■	N	E	S	S	■
8	R	A	I	S	E	E	S	■	■	N	I	■
9	E	T	I	■	N	■	U	S	I	N	E	N
10	S	E	P	A	R	E	R	I	E	Z	■	T



8	5	9	2	7	3	1	4	6
7	1	3	6	9	4	8	2	5
6	2	4	5	1	8	9	7	3
9	3	6	8	4	5	7	1	2
5	7	8	9	2	1	6	3	4
1	4	2	3	6	7	5	9	8
3	9	1	4	8	6	2	5	7
4	6	7	1	5	2	3	8	9
2	8	5	7	3	9	4	6	1

■	D	■	S	■	P	■	C	
R	E	L	E	V	E	R	A	
■	P	O	L	I	R	A	S	
A	R	C	■	D	I	S	E	
■	E	A	N	E	S	■	R	
A	C	T	E	■	S	O	I	
■	I	I	■	P	A	T	E	
L	A	V	E	R	I	E	Z	
■	T	E	T	E	E	■	■	
V	I	S	A	■	N	U	S	
■	O	■	L	I	T	R	E	
A	N	N	E	E	■	I	N	

Ralentissaient Fourmiller	↘	Toronne Désherbèrent	↘	Adore Feras subir une autre chirurgie	↘	Montrèrent Alcaloïde	↘	
↳		↓		↓		↓		
Jaunâtre Poissons	→							
↳								
Largeur Déficit	→		Papa Boirez	→				
↳			↓			À la mode Interjection	→	
Crieront Plante	→					↓		
↳								
Recommence Sélénium	→						À rendre	
↳		Dieu solaire Id-est	→			Étui	→	
Démens Enlevez	→	↓				Uni	→	
↳				Propre	→			

Solutions dans le prochain numéro

7 différences — Jeu des

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette œuvre de Wassily Kandinsky ? Bonne chance !

RAWPIXEL | DOMAIN PUBLIC

PUBLICITÉ

PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?

Narcotiques Anonymes
Narcotics Anonymous

1 855 544-6362
www.naquebec.org

Nous pouvons t'aider

Jeu de chiffres

MOYEN

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

								6
		8	1	6				
4	1							7
		7	6			4		3
		9	7		8			1
	3		2	4				8
	8	2		7	6		1	4
			3	8		6	7	
7		3			1		5	2

publicite@itineraire.ca

L'ITINÉRAIRE

Faire un don — Cartes-repas — Abonnement

JE FAIS UN DON DE :

○ 40 $ ○ 50 $ ○ 75 $ ○ 100 $ ou _____ $[1]

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à **6 $** chacune = _____ $[1]

Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici : ○

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ $[1]

DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

○ 12 mois, **24 numéros** (125 $ avec taxes)

○ 6 mois, **12 numéros** (65 $ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) :

_____

Pour rejoindre notre service aux donateurs :
514 597-0238, poste 228 • luc.desjardins@itineraire.ca

MODE DE PAIEMENT

○ Chèque au nom du **Groupe communautaire L'Itinéraire**

○ Visa ○ MasterCard Code de vérification de la carte (CVC) : |__|__|__|

N° de la carte : |__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|

Expiration ____ /____ _____

(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

IDENTIFICATION ● Mme ● M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Ville : _____ Code postal : __|__|__ - __|__|__

Courriel : _____

Téléphone : (____) _____

Postez votre coupon-réponse au **Groupe communautaire L'Itinéraire**
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9

MERCI

[1] *Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'Itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.*

Vous pouvez faire un don directement en ligne sur notre site itineraire.ca

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001

PUBLICITÉ

RESPECTEZ L'HORAIRE DES COLLECTES
— C'EST IMPORTANT —

FAITES-LE POUR VOUS ET POUR VOTRE VOISINAGE.

De **nombreuses plaintes** sont régulièrement faites auprès de l'arrondissement pour **malpropreté**.

Pour connaitre l'horaire des collectes : **bit.ly/info-collectes**

Évitez les dépôts sauvages.

Déposez vos bacs et sacs en bordure de rue **entre 20 h la veille et 7 h les matins de collecte**.

EN CAS DE NON-RESPECT DE LA RÉGLEMENTATION, UN CONSTAT D'INFRACTION SERA ÉMIS.

jusqu'à 500 $

Ville-Marie
Montréal

21-TP-97

B

LA BEAUTÉ DE L'AUTOMNE, LE RÉCONFORT D'UN CAFÉ.

Vivez l'automne dans toute sa beauté
en profitant de la chaleur réconfortante
de nos savoureux cafés.

CAFÉ
BROSSARD[MD]

TORRÉFIÉ À MONTRÉAL
514 321-4121 • 1 800 361-4121
CAFEBROSSARD.COM